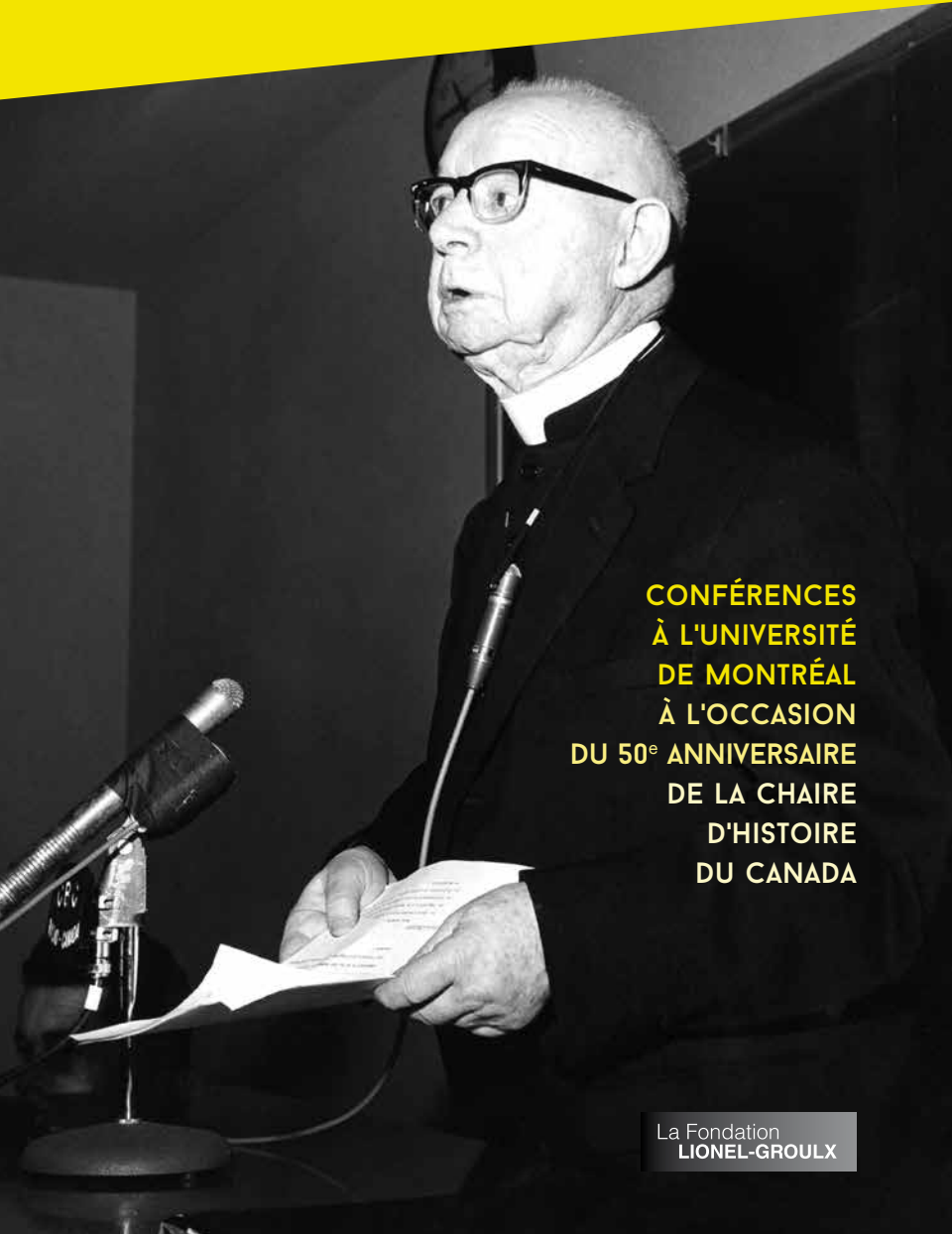


RENCONTRE AVEC LIONEL GROULX



CONFÉRENCES
À L'UNIVERSITÉ
DE MONTRÉAL
À L'OCCASION
DU 50^e ANNIVERSAIRE
DE LA CHAIRE
D'HISTOIRE
DU CANADA

La Fondation
LIONEL-GROULX

RENCONTRE
AVEC LIONEL GROULX

Cet ouvrage à tirage limité a été publié hors commerce.

Production : La Fondation Lionel-Groulx, en collaboration avec la Bibliothèque des lettres et sciences humaines de l'Université de Montréal

Édition : Nino Gabrielli et Pierre Graveline

Transcription et établissement du texte : François Maltais

Conception graphique : Ann-Sophie Caouette

Photo en couverture : Division de la gestion de documents et des archives, Université de Montréal. Fonds du Bureau de l'information (D0037) 1FP00348. 50^e anniversaire de 1^{er} cours d'histoire du Canada du chanoine Groulx, 3 novembre 1965.

Photo Centrale de photographie, UdeM

Impression : Tandem Graphique

ISBN 978-2-921192-05-7

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2015

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives Canada, 2015

Imprimé au Québec

Avril 2015

NOTRE DEVOIR DE MÉMOIRE ENVERS LIONEL GROULX

Créée par l'historien Lionel Groulx et ses amis en 1956, la Fondation Lionel-Groulx est héritière de sa maison, sa bibliothèque, ses archives et son œuvre intellectuelle et littéraire. La Fondation a repris à son compte, en l'actualisant, la mission culturelle que poursuivait Lionel Groulx, en son époque et avec les convictions qui étaient les siennes, à savoir œuvrer à la promotion de l'histoire, de la langue et de la culture de notre nation.

La Fondation se reconnaît un devoir de mémoire envers son fondateur. Au cours des dernières années, elle a fait des gestes majeurs afin de mieux assumer ce devoir, notamment en rééditant en ligne, en collaboration avec Bibliothèque et Archives nationales du Québec, son œuvre littéraire constituée de quelque 90 livres et brochures, en éditant le 4^e tome de sa correspondance préparé par Gisèle Huot, Juliette Lalonde-Rémillard et Pierre Trépanier, en développant une importante section de son portail Internet consacrée à l'historien et à ses successeurs, en préparant avec l'historien Charles-Philippe Courtois une biographie de Groulx.

Dans ce même esprit, la Fondation Lionel-Groulx s'est associée à l'Institut d'histoire de l'Amérique française (IHAF), autre création de Lionel Groulx, pour organiser en avril 2015 un colloque scientifique afin de souligner le centenaire de la première Chaire d'histoire du Canada français attribuée en 1915 à Lionel Groulx par l'Université de Montréal.

Quand Nino Gabrielli, bibliothécaire à la Bibliothèque des lettres et sciences humaines de l'Université de Montréal, nous a informés qu'avaient été retrouvés dans les archives de l'Université les enregistrements de deux conférences inédites de Lionel Groulx prononcées en novembre 1965 à l'occasion du cinquantième de cette chaire, c'est sans la moindre hésitation que la Fondation a accepté de financer la transcription de ces enregistrements et de s'associer à leur diffusion en ligne sur le portail Calypso de l'Université de Montréal.

Qui plus est, nous avons décidé de publier à l'occasion de notre colloque conjoint avec l'IHAF, dans un tirage limité et hors commerce, cette brochure contenant les textes de ces conférences historiques de Lionel Groulx, assumant ainsi à nouveau notre devoir de mémoire envers ce grand pionnier québécois de la recherche et de l'enseignement en histoire.

Nous remercions vivement Nino Gabrielli et François Maltais qui ont assuré l'essentiel du travail d'édition de cette publication.

Robert Comeau, vice-président du conseil
de la Fondation Lionel-Groulx

Pierre Graveline, directeur général

PRÉSENTATION

Le 3 novembre 1965, à l'Université de Montréal, devant une quarantaine d'étudiants spécialisés « en histoire du Canada et des professeurs du département », Lionel Groulx prononce une conférence dans le cadre d'une série intitulée *Rencontres avec nos historiens*. Cette allocution coïncide alors avec le cinquantième anniversaire du premier cours d'histoire donné par le chanoine à l'Université, le 3 novembre 1915. Invité par le professeur Michel Brunet¹ à présenter le contexte de sa « venue à l'his-

1 Michel Brunet (1917-1985), professeur de 1949 à 1983 à l'Université de Montréal et directeur du Département d'histoire de 1959 à 1968. « À l'Institut d'histoire [issu de la Chaire d'histoire du Canada], qui deviendra le Département d'histoire, Brunet rencontre deux autres professeurs avec lesquels il formera ce qui sera appelé plus tard l'École de Montréal : Guy Frégault et Maurice Séguin. Nommé professeur agrégé en 1950, puis professeur titulaire en 1957, Brunet donne des cours sur divers pays et diverses périodes mais se spécialisera dans l'histoire du Canada et du Québec. Parallèlement à son enseignement, Brunet cumulera des fonctions administratives à l'Université [...]. Nationaliste engagé et auteur prolifique, Brunet va centrer ses travaux sur les rapports entre francophones et anglophones. Son interprétation aura un impact majeur sur le mouvement nationaliste québécois des années 1960-1970. » (Source : Répertoire numérique du Fonds Michel-Brunet, Division de la gestion de documents et des archives, Université de Montréal, <http://www.archiv.umontreal.ca/P0000/P0136.html>).

toire », Lionel Groulx évoque entre autres ses premières années d'enseignement au Séminaire de Valleyfield où il introduit l'enseignement de l'histoire. Déplorant l'état des manuels d'histoire de l'époque, il explique comment il a décidé d'entreprendre la rédaction de son propre manuel et évoque les difficultés rencontrées dans la réalisation de ce projet.

Aux auditeurs présents, le chanoine rappelle l'article de 1913 d'Henri Bourassa dans lequel celui-ci s'indigne de l'état de l'enseignement de l'histoire du Canada: « Il faut bien l'avouer, l'enseignement de cette histoire [...] est déplorablement défec-tueu[x], ou plutôt inexistan[t]². » Lionel Groulx répond au directeur du *Devoir* par une lettre ouverte³, en lui reprochant d'avoir manqué de justice envers certains professeurs dans les collèges qui « s'essayaient à rénover, à établir même, l'enseignement de l'histoire de leur pays », lui-même ayant rédigé un manuel d'histoire à l'intention de ses étudiants dans lequel il esquisse « l'évolution constitutionnelle du Canada⁴ ». Deux ans plus tard, le 15 septembre 1915, à la Faculté des Lettres de l'Université Laval à Montréal, Mgr Bruchési demande à Lionel Groulx de préparer dix conférences sur l'histoire du Canada; le chanoine, *atterré*, se récusé: « Monseigneur, j'ai déjà tâté un peu de l'histoire, je sais ce qu'elle coûte. » L'Archevêque du diocèse de Montréal accepte de réduire sa charge. Groulx en fera donc cinq: « Et voilà comment on fait les professeurs d'histoire du Canada dans les universités », dira-t-il, sans doute avec un brin d'ironie, à propos de ses débuts impromptus en tant que professeur...

Le chanoine raconte aux étudiants et aux professeurs la préparation de ces conférences dont la première a lieu le 3 novembre 1915: « Par les manifestations de toutes espèces que l'on m'a prodiguées à cette époque-là, j'ai eu nettement l'impression qu'un peuple qui avait tout oublié [ne] se rappelait absolument

2 Bourassa, Henri. « Lord Haldane. Son discours au Barreau », *Le Devoir*, 1913, p. 1.

3 Groulx, Lionel. « L'enseignement de l'histoire dans nos collèges. Une intéressante lettre de M. l'abbé Groulx », *Le Devoir*, 1913, p. 4.

4 Pour un dossier au sujet de l'important échange de 1913, on consultera: *Id.* « Henri Bourassa et la chaire d'Histoire du Canada à l'Université de Montréal », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 6 (3), 1952, p. 430-439, <http://id.erudit.org/iderudit/301537ar>.

pas [de son] histoire.» Groulx évoque ensuite son entrée à l'École des hautes études commerciales. Le chanoine répond enfin aux questions de l'auditoire en évoquant notamment sa tournée des collèges de la province de Québec, son roman *L'Appel de la race* et les réactions qu'il a suscitées, sa période à la direction de *L'Action française*, ainsi que l'émergence de *L'Action catholique* et l'introduction du laïcat dans l'Église.

Trois semaines plus tard, le 24 novembre 1965, c'est devant une salle bondée d'étudiants «de divers départements de la Faculté des Lettres» que Lionel Groulx prononce une conférence dans laquelle il entreprend «d'exposer» sa conception de l'histoire, en précisant «qu'il n'y a pas de question plus embarrassante que l'on puisse poser à un historien que celle-là». Le moment est historique : la télévision de Radio-Canada et de grands médias écrits montréalais comme *Le Devoir*, *La Presse*, *The Gazette* et le *The Montreal Star* se sont déplacés pour ce qui s'annonçait comme la dernière apparition publique du chanoine. Réginald Hamel, qui s'assure alors de la captation sonore des conférences, met en scène l'arrivée de l'orateur. Manifestement fasciné, il commente :

La télévision et la radio, les photographes, des journaux de langue française et de langue anglaise sont dans les premières rangées. On sent, à travers ces rangées, dans un léger murmure, une émotion profonde à l'entrée du grand historien. Enfin, je le vois qui entre, l'œil vif encore. Il est accompagné de monsieur Michel Brunet, toujours aussi resplendissant de santé, et de monsieur Bachand des Relations extérieures. Un tonnerre d'applaudissements l'accompagne jusqu'à sa chaire. Monsieur Brunet lui facilite la tâche avec le micro en cravate. Et sans plus, monsieur Brunet demande à l'auditoire de s'asseoir. Et sous les feux de la caméra, le chanoine Lionel Groulx, qui est déjà âgé de quatre-vingt-huit ans, va nous livrer sa conception de l'histoire.

Au cours de cette seconde conférence, Groulx, sans autre note que les extraits des auteurs qu'il cite, évoque ses rencontres avec des historiens (Marc Bloch, Jacques Godechot, Pierre de Nolhac) dont il espérait qu'ils lui explicitent leur méthode de

travail et leur propre conception de l'histoire. N'ayant pas reçu d'éclaircissements satisfaisants de ces historiens, il admet que « la conception de l'histoire varie d'une génération à l'autre ou d'une école d'historiens à une autre ». Il revient sur son propre parcours en retraçant brièvement les principaux travaux l'ayant mené à l'élaboration de sa thèse.

Nommé professeur d'histoire du Canada à l'Université de Montréal, Lionel Groulx entreprend de se doter d'une « technique de l'histoire » en même temps que d'« une sorte de conception de l'histoire ». Il énumère les principaux ouvrages de méthodologie d'histoire qu'il a lus, avouant même avoir pris des notes en vue de la préparation d'un cours de méthode historique, projet auquel il dit n'avoir pas donné suite. En réaction à l'histoire événementielle, Groulx pense, à l'instar des historiens de la nouvelle école, que « l'histoire, c'est la science de l'homme ou plutôt des hommes ». À la suite de Marc Bloch, Lucien Febvre et Henri-Irénée Marrou, dont il cite des passages significatifs, Groulx plaide pour une « histoire intégrale » où interviennent toutes les composantes de la vie d'un peuple.

Il explique que sa « modeste œuvre historique » et sa conception de l'histoire « s'apparente[nt], de façon singulière, à la conception de l'École nouvelle ». Revenant sur ses ouvrages *Naissance d'une race* (1919) et *Lendemain de conquête* (1920), il entend démontrer que, déjà à cette époque, l'objet de l'histoire, pour lui, c'est l'homme. Groulx reprend à cet effet le mot de Mauriac : « J'appartiens à une génération qui a cru à l'homme. »

Pour Groulx, si l'histoire est la science de l'homme, il s'agit bien de l'homme concret « dans le vaste contexte où il se meut, dans le [réseau] des forces et des influences qui l'enveloppent, l'homme en ses comportements multiples, en sa géographie, en son environnement politique, économique, social, culturel, moral, religieux ». Et parmi les hommes, il lui faut tenir compte aussi du rôle du « grand homme », « l'artisan des suprêmes ébranlements » qui relaie l'action providentielle du « suprême meneur de l'histoire », Dieu, qui s'est engagé dans l'histoire. Partant de cette métaphysique qu'il voit *jaillir* pour nous donner « la plus vraie et la plus haute conception [...] de l'homme et de son destin », Groulx assigne à l'historien une tâche difficile mais passionnante selon lui :

Les faits [...] ne font pas que se suivre, ils s'enchaînent, ils sont produits d'autres faits et en produisent à leur tour. L'opération délicate et difficile de l'historien, c'est de démêler, [...] le jeu complexe des causes et d'assigner à chacune son juste rôle.

Exposant sa conception de l'histoire, il s'agit pour Groulx de résoudre une question qu'il juge capitale : « Que devient l'objectivité historique ? »

Je veux dire par là le saisissement du réel dans la reconstitution du passé. Cette réalité, depuis longtemps, parfois s'évanouit. Possédons-nous la technique [la plus simple] en son intégrité ? [...] L'histoire [...] est subordonnée à l'historien, à ses qualités d'esprit, à sa formation technique; l'histoire dépend de l'historien encore plus que du document. Qu'est-ce qu'un document sans historien pour le trouver et pour lui arracher son secret ?

Si nul observateur ne peut saisir tout le présent, demande le chanoine, comment l'historien pourrait-il saisir tout le passé ? Sur les traces de Marrou, Groulx en arrive à conclure que n'est accessible qu'une « objectivité très relative » et qu'il « n'est pas au pouvoir de l'historien d'atteindre beaucoup plus que du probable ». Il clôt la question de l'objectivité historique en l'ouvrant sur d'autres perspectives :

La connaissance historique reposant sur la notion de témoignage, [...] n'est qu'une expérience médiate du réel et par personnes interposées, elle n'est donc pas susceptible de démonstration. Elle n'est pas une science à proprement parler, mais seulement une connaissance de foi.

Par ailleurs, cette histoire intégrale n'exige-t-elle pas un langage qui lui soit propre ? Comment écrire l'histoire ? Pour Groulx, l'histoire ne commande pas que le style de l'historien soit ennuyeux : « Avant de se mettre à la rédaction de son œuvre, quel mal y a-t-il que l'historien secoue un peu la poussière d'archive qui lui est restée collée aux doigts ? » Il apparaît à Lionel Groulx que l'historien doit aussi être un grand écrivain, artisan du verbe.

Reconstruire organiquement le passé pour faire l'histoire: « Quel [art] intellectuel exige autant de l'intelligence humaine? »

L'homme au cœur de l'histoire (*l'histoire, science de l'homme*) et le vaste contexte dans lequel l'homme se meut (*l'homme concret, objet de l'histoire*): lors de cette conférence-anniversaire du 50^e anniversaire de la Chaire d'histoire du Canada, inscrivant son travail d'historien dans une proximité avec l'École nouvelle (Bloch, Febvre, Marrou), Lionel Groulx a exposé sa conception de l'histoire. « Y suis-je resté toujours fidèle? », se demande-t-il :

Une conception est une inspiration générale pour l'esprit; elle n'a rien d'une dictature intérieure, encore moins d'une camisole de force. [...] ce dont je puis témoigner, c'est que j'ai beaucoup travaillé, beaucoup cherché.

--- LES ARCHIVES SONORES DES CONFÉRENCES

Réalisés par le Centre de documentation des lettres canadiennes-françaises⁵ fondé en 1964 par le professeur, bibliographe et historien de la littérature québécoise Réginald Hamel, les enregistrements des conférences de Lionel Groulx présentés ici sont parvenus jusqu'à nous grâce au défunt Centre audio-visuel de l'Université de Montréal⁶. Outre maintes tables rondes, entrevues et conférences réunissant de grands écrivains et des personnalités du monde culturel et scientifique aujourd'hui disparus, nous retrouvons parmi les enregistrements réalisés par l'infatigable professeur et son équipe, un grand nombre de captations de pièces de théâtre, de récitals de poésie, de spectacles de variétés, de performances collectives, ainsi qu'une multitude d'autres documents témoins d'une époque florissante au Québec. En 1984, Michel Prévost décrit ce véritable trésor patrimonial légué par Réginald Hamel

5 Afin d'alléger le texte, nous utiliserons simplement le sigle CDLCF pour référer au Centre de documentation des lettres canadiennes-françaises.

6 C'est en effet le Centre audio-visuel qui assura à l'origine la conservation et la diffusion de plusieurs dizaines de bandes du CDLCF produites entre 1962 et 1969.

comme une « source inestimable de documentation sur les lettres québécoises et canadiennes-françaises en général⁷ ».

À la suite de son démantèlement progressif dans les années 1990, le Centre audio-visuel (devenu alors *Services audiovisuels*) cède la responsabilité de ses enregistrements à la Direction des bibliothèques de l'Université de Montréal, qui s'occupe ensuite de leur diffusion auprès de la communauté universitaire. Retirées ensuite de la circulation par les bibliothèques du fait de leur fragilité et de leur obsolescence technique, les précieuses bandes magnétiques du Centre audio-visuel sont pour la plupart transférées aux Archives de l'Université. Certains enregistrements, sur des cassettes audio autrefois destinées à la consultation et à la circulation, ont toutefois été conservés par la Médiathèque J.-A.-DeSève de la Bibliothèque des lettres et sciences humaines de l'Université de Montréal. Ces documents, inaccessibles au public (toujours en raison de leur fragilité), commencent à émerger aujourd'hui grâce aux possibilités maintenant offertes par la numérisation.

Alors que nous commémorons aujourd'hui les cent ans de la Chaire d'histoire du Canada, la Bibliothèque des lettres et sciences humaines, avec le soutien financier de la Fondation Lionel-Groulx et la collaboration de la Division de la gestion de documents et des archives de l'Université de Montréal, est heureuse de publier la transcription des conférences historiques du chanoine Groulx. Aux textes présentés ici s'ajoute la mise en ligne de la captation sonore des conférences et d'un entretien

7 Prévost, Michel. Répertoire analytique du fonds sonore Réginald Hamel (1962-1969), Ottawa, Université d'Ottawa, Centre de recherche en civilisation canadienne-française, 1984, p. IX. Cet ouvrage donne un excellent aperçu des nombreux enregistrements produits par le CDLCF, dont plusieurs sont toujours conservés à la Division de la gestion de documents et des archives de l'Université de Montréal : Fonds D5 - Services audiovisuels : <http://www.archiv.umontreal.ca/D0000/D0005.html>

intimiste que Lionel Groulx accorda en 1967⁸ sur *Calypso, la collection d'objets numériques de l'Université de Montréal*⁹.

La transcription intégrale des conférences, normalisée ici pour l'écrit, et l'établissement du texte ont été réalisés par François Maltais. La numérisation des enregistrements, la mise en ligne des captations et la publication des textes ont été assurées par Nino Gabrielli, bibliothécaire à la Bibliothèque des lettres et sciences humaines de l'Université de Montréal et responsable de la coordination générale du projet. Nous tenons à remercier personnellement Messieurs Robert Comeau, vice-président de la Fondation Lionel-Groulx, et Pierre Graveline, directeur général de la Fondation, qui ont rendu possibles le projet de mise en ligne ainsi que la présente publication.

Nino Gabrielli

François Maltais

8 Le 25 mars 1967, deux mois avant sa mort, Lionel Groulx accorde ce qui est probablement son dernier entretien à Marie-Lise Brunel, alors étudiante à la maîtrise. L'interview servira de source pour le mémoire de l'étudiante : Brunel, Marie-Lise. *La pensée historique de Lionel-Groulx*, Université de Montréal, 1969. (Cf. <http://atrium.umontreal.ca/notice/UM-ALEPH000960519>)

9 <http://calypso.bib.umontreal.ca/>

NOTE SUR L'ÉTABLISSEMENT DES TEXTES

L'établissement du texte des conférences de Lionel Groulx a été guidé par le souci d'établir un équilibre entre la fidélité au verbatim et la lisibilité que nous souhaitions accorder au texte. Le caractère propre à l'oralité est ainsi largement demeuré et les fréquentes ruptures de construction syntaxique n'ont pas été corrigées.

N'ont été supprimées que les répétitions ou les autocorrections portant sur un mot ou groupe de mots qui n'ajoutent aucune signification supplémentaire à l'énoncé et qui sont dans tous les cas liées au contexte de l'oralité.

Verbatim

Je crois que si je me peux tenir, si je peux me tenir debout, m'en va vous parler plutôt debout.

Établissement du texte

Je crois que si je me peux tenir [...] debout, [je vais] vous parler plutôt debout.

Les interventions modifiant ou ajoutant un mot ou un groupe de mots se sont limitées quant à elles à des cas précis: rétablissement de la concordance des temps verbaux, négations manquantes, conjonctions, déterminants, prépositions, etc.

[je vais] vous parler plutôt debout.

RÈGLES

Nous avons enfin jugé préférable d'adopter un système simplifié de règles afin de garantir la fidélité au texte de transcription :

- 1. Les passages incompréhensibles ou inaudibles sont indiqués par l'utilisation des crochets vides :**

un manuel fait par un abbé, [] de Garneau, et qu'on avait laissé tomber dans l'oubli, je ne sais pourquoi.

2. Les mots ou groupes de mots dont la compréhension est jugée incertaine sont indiqués par les crochets :

Il y avait [tout au plus] un manuel fait par un abbé

3. Les interventions directes de l'éditeur ont été indiquées de la manière suivante :

a. [...]: mot ou groupe de mots supprimés ;

b. [la]: mot ou groupe de mots ajoutés ou modifiés afin d'améliorer la lisibilité ;

4. Certaines expressions utilisées fréquemment à l'oral par Lionel Groulx (« n'est-ce pas », « voyez-vous », « s'il vous plaît », « hein ») ont été supprimées dans la mesure du possible et leur suppression n'a pas été indiquée dans le texte par souci d'éviter d'en freiner la lisibilité.

5. Les citations lues par Lionel Groulx sont identifiées par l'utilisation des guillemets et de l'italique :

Vous connaissez tous ce mot qui est, je crois, de Fustel de Coulanges : « *L'humanité se compose de plus de morts que de vivants.* »

6. Les discours rapportés par Lionel Groulx ont été identifiés par l'utilisation de l'italique ; le tiret a été utilisé dans les discours rapportés pour marquer le changement d'énonciateur :

J'ai dit : Monseigneur, j'ai déjà tâté un peu de l'histoire, je sais ce qu'elle coûte. Et, par conséquent, non, dix conférences, je ne puis pas vous faire dix conférences, j'en ferai cinq. – C'est très bien, [vous] m'en ferez cinq.

CONFÉRENCE DU 3 NOVEMBRE 1965

« COMMENT JE SUIS VENU À L'HISTOIRE¹⁰ »

MICHEL BRUNET

Monsieur le chanoine, je crois qu'il est inutile de vous présenter. Je voudrais simplement signaler que vous avez ici devant vous les étudiants qui se spécialisent en histoire du Canada et les professeurs du département. Et, par un hasard, parce que quand, au printemps dernier, j'avais proposé d'inviter monsieur le chanoine pour des groupes que j'appelais *Rencontres avec nos historiens*, à ce moment-là, je n'étais pas au courant de l'anniversaire, [...] monsieur le chanoine me disait, il y a quelques semaines [...]: *Vous savez, c'est le 3 novembre 1915 que j'ai donné mon premier cours d'histoire à l'Université. Alors, ça fait cinquante ans exactement aujourd'hui. Je lui disais : Ce sera le 3 novembre que vous viendrez pour la première rencontre.* Je lui laisse la parole.

LIONEL GROULX

Merci. Je crois que si je me peux tenir [...] debout, [je vais] vous parler plutôt debout. Vous savez que c'est un malin plaisir des anciens élèves de coller [] à leurs anciens maîtres. Monsieur

¹⁰ Ce titre n'est pas mentionné dans l'enregistrement. Dans son répertoire, Michel Prévost (op. cit, p. 8) cite toutefois la conférence ainsi, en plaçant le titre entre crochets.

Brunet s'y entend comme personne et c'est pourquoi, aujourd'hui, il m'impose de vous parler de moi-même. Si j'ai bien compris, en cette première causerie, [on verra] s'il y en aura deux, vous voulez savoir comment je suis venu à l'histoire.

Je dois vous dire que j'ai toujours beaucoup aimé l'histoire, parce que l'histoire nous révèle, peut-être plus que beaucoup d'autres disciplines, la dimension de l'homme. Vous connaissez tous ce mot qui est, je crois, de Fustel de Coulanges : « *L'humanité se compose de plus de morts que de vivants.* » Et contrairement à ce que pensent certains jouvenceaux et certaines jouvencelles d'aujourd'hui, le monde n'a pas commencé en 1960, [ni] même en 1955. L'homme a un long passé derrière lui, il a fait beaucoup de choses pendant ce long passé, même beaucoup de choses qu'aujourd'hui nous ne serions pas capables [...] de faire. Et voilà pourquoi, dès le collège, j'ai aimé l'histoire, parce qu'elle me révélait l'homme. Seulement, je n'étais pas destiné du tout, dans ma carrière de professeur, à devenir professeur d'histoire. Les circonstances m'avaient plutôt jeté dans la littérature et, à Valleyfield, où j'ai passé douze ans, j'étais même séminariste, hélas, à quarante piastres par année, professeur de lettres et professeur de rhétorique ou, du moins, assistant professeur de rhétorique pendant ce temps-là. Et il est arrivé que – et ça a été ma première grande faute – [...] j'ai introduit l'histoire du Canada dans mon collège où on ne l'enseignait pas jusqu'alors. J'aimerais vous dire tout de suite que, lorsque j'ai fait mon premier cours, le 3 novembre 1915, il y avait cinquante-trois ans exactement qu'on n'avait pas enseigné l'histoire du Canada dans une université française. Ferland a donné des cours [...] de 1858 à 1862 ; par conséquent, faites le calcul, il y avait donc, le 3 novembre [1915]¹¹, cinquante-trois ans exactement qu'on n'avait pas enseigné l'histoire dans une université française. J'avais malheureusement introduit l'enseignement de l'histoire du Canada dans mon collège, à raison de deux cours par semaine en belles-lettres et en rhétorique. Comme il n'existait pas de manuel à ce moment-là, du moins je n'en connaissais pas, et que j'avais gardé un profond dégoût du manuel dans

11 Lionel Groulx mentionne erronément la date de 1950. Le contexte permet de corriger par 1915.

lequel on m'avait enseigné l'histoire du Canada au Séminaire de Sainte-Thérèse (dans un petit manuel d'enseignement primaire, qui procède, vous savez à peu près comment : *Qui a découvert le Canada? – Jacques Cartier. – En quelle année? – En 1950*, et c'est comme ça pendant deux cents pages), j'ai entrepris de faire un manuel pour mes petits collégiens qui soit enseigné à la fois en belles-lettres et, en même temps, en rhétorique. Je m'imposais la surcharge, bien que je fusse professeur de littérature, de latin et quelques fois de grec, je me suis imposé la surcharge d'enseigner moi-même l'histoire du Canada. Je [...] dictais donc à mes élèves, pour la première année, ce manuel. On [*fini*] par avoir une quinzaine, peut-être une vingtaine d'élèves je crois, on [*fini*] par avoir un texte. [*Ce texte-là*], la rhétorique finie, on le vendait, on le copiait, transcopiait, et alors il a fini par, je crois, régner pendant dix ans. [*Je n'ai*] pas besoin de vous dire que c'était un assez pauvre manuel, que j'avais fait avec la pauvre bibliothèque [...] d'un collège qui en était à ses débuts, avec les quelques rares historiens qui avaient jusqu'alors écrit l'histoire. Et je m'étais aidé évidemment de quelques articles de revues, de quelques articles de journaux également qui avaient traité quelques-uns des aspects de notre histoire. [*Cela a*] été, [on me dit ça,] peut-être mon second péché.

Et alors voici maintenant ce qui arrive. Je suis jusqu'à un certain point des étapes. Voici qu'en 1913, nous recevons la visite d'un très grand personnage au Canada, qui vient ici pour une conférence du Barreau. Il s'agissait de Lord Haldane, Lord Haut Chancelier [*sic*] de l'Angleterre, un grand esprit, très cultivé, et qui a donné une conférence qui, à mon sens, traitait un sujet plutôt banal, mais une conférence magnifiquement orchestrée, et par la presse du Royaume-Uni et par la presse américaine et par la presse du Canada. La conférence, donc, traitait ce sujet (pour bien comprendre ces articles, il parlait à une réunion du Barreau, un congrès du Barreau canadien) : pour bien comprendre le droit d'un pays, il faut [...] d'abord en bien connaître l'histoire. Bourassa assistait à la conférence. *Le Devoir* était fondé déjà depuis trois ans, n'est-ce pas. Alors, Bourassa, évidemment, avait pu, député à Ottawa, constater l'ignorance effroyable de l'histoire de leur pays par nos professionnels, par nos députés et même par nos ministres. Et alors voici ce qu'il écrivait :

Il faut bien l'avouer, l'enseignement de cette histoire, fait de manière à inculquer à la jeunesse canadienne la connaissance véritable des droits et des obligations du peuple canadien, est déplorablement défectueux[x], ou plutôt inexistant[t], dans nos maisons d'enseignement secondaire et supérieur, anglaises comme françaises. La plupart des hommes qui font les lois et les appliquent au Canada ignore les principes fondamentaux et les racines historiques de notre constitution. Cette lacune [...] est particulièrement frappante dans notre province à cause de la double origine de nos lois. Nos juristes les plus remarquables sont fort versés dans la connaissance du Code Napoléon, du vieux droit coutumier français et de la jurisprudence des tribunaux de France; combien ont étudié les éléments de notre droit constitutionnel suivant la méthode historique préconisée par Lord Haldane? Ce défaut est d'autant plus regrettable que les avocats sont pratiquement les maîtres des parlements au Canada, le Haut Chancelier l'a signalé en rappelant aux membres du Barreau l'étendue de leur responsabilité publique.

Le Devoir, 3 septembre 1913.

J'ai cru – j'étais à Valleyfield encore à ce moment-là, [quand] j'avais fait ce manuel, personne [n'en] connaissait l'existence si ce n'est mes élèves – j'ai cru devoir répondre à monsieur Bourassa, dans une lettre, n'est-ce pas, qui est du mois d'octobre elle aussi, quelques jours plus tard, où je lui donnais raison pour l'occasion, mais où je lui, [...] je [ne] lui faisais pas un reproche, je lui [...], tout de même, faisais savoir qu'à mon sens il manquait [*de justice*] à l'égard d'un certain nombre de jeunes professeurs qui, dans les collèges, depuis quelque temps, s'essayaient à rénover, à établir même, l'enseignement de l'histoire de leur pays. [...] [Je] le souligne en passant tout simplement, c'est que dans un congrès d'enseignement secondaire, nous avons fait accepter, quelques jeunes professeurs, en dépit de certaines difficultés, que désormais les sujets de discours et de dissertation du baccalauréat de l'État pourraient être choisis, puisés si vous le voulez, dans l'histoire du Canada, ce qui ne

se faisait pas la plupart du temps ordinairement. Vous savez, on pouvait nous transporter chez des Ninivites, chez des Babyloniens. Je me souviens, entre autres, que dans une classe qui m'a précédé de très peu, on leur avait demandé de faire des discours de Louis XIV après la bataille de Malplaquet. Pensez un peu, en Auvergne! Avec les pauvres manuels que nous avons surtout de l'histoire générale, vous imaginez un peu la surprise de ces braves petits rhétoriciens! Ils ont ouvert un dictionnaire, puis ils ont trouvé: *Malplaquet, défaite des Français, en tel endroit*, et c'était tout [...]. Alors, à partir du moment où l'on pouvait choisir les sujets de discours [et] de dissertation dans l'histoire du Canada, il fallait bien ['] enseigner. C'était le premier point, je crois, que nous avons gagné. Et ensuite [], il a fallu, évidemment, petit à petit, faire des manuels à point, parce que même le manuel de Garneau [] que nous avons connu ne dépassait pas 1840. Et on était friand surtout de lire le maître.

Donc, j'ai révélé à monsieur Bourassa que moi-même j'avais fait un manuel pour mes élèves, mes rhétoriciens, et que, [...] dans ce manuel-là même, j'esquissais l'évolution constitutionnelle du Canada. J'ai même publié à l'époque dans la *Revue canadienne*... Parmi vous, les fouilleurs émérites les trouveront; ils verront que j'y ai publié même des articles [...] qui ne valaient pas cher. On essayait de rénover la *Revue canadienne*, c'est une jeune équipe qui s'était installée là. Et j'ai même publié là des articles sur la question des subsides, sur l'évolution constitutionnelle de l'Angleterre, sur également la responsabilité ministérielle au Canada... Trois ou quatre articles. Quand on a appris que j'avais fait un manuel, ah! évidemment les demandes me sont venues de tous côtés pour la publication de ce manuel. Heureusement, [moi qui étais] très ignorant encore dans la méthode historique, j'avais gardé assez de bon sens pour savoir que mon manuel n'était pas en état d'être publié. J'ai obtenu de mon évêque la permission d'aller passer trois mois aux Archives d'Ottawa. Mais avec une classe de trois élèves, une classe démembrée, de très charitables confrères se sont offerts [pour] prendre ma classe de rhétorique pendant trois mois pour me permettre d'aller faire ces recherches. Quand je me suis retrouvé à Ottawa devant [...] ces énormes dossiers, qui ont grossi beaucoup encore depuis ce temps-là, il m'a fallu moins [de]

trois mois pour m'apercevoir que je n'étais pas en état, n'est-ce pas, de publier [...] mon manuel.

Mais, en 1915, pour des raisons, n'est-ce pas, qui sont [hors d'œuvre] ici, je passais à Montréal. Je me faisais [] à Montréal, j'obtenais un exergue de mon évêque. Et à ma première rencontre avec Mgr Bruchési, qui m'avait accueilli très aimablement, je lui ai fait savoir que, si c'était possible, on m'orientât de nouveau vers quoi je m'étais préparé depuis le commencement de ma vie : vers l'enseignement ; [que] je n'avais pas de répugnance pour le ministère paroissial – pas du tout –, mais que dans son diocèse j'étais nouvel arrivé, [qu'] il ne pouvait pas me donner autre chose qu'un vicariat et que, dans mon diocèse d'origine, je pouvais obtenir une cure. Alors Mgr Bruchési, c'est important peut-être pour l'histoire de l'Université, me répondit : *Il n'est pas question de vous nommer vicaire. Je dois vous envoyer à Saint-Jean-Baptiste, vous êtes fatigué* – en effet, je traversais une période de fatigue –, *vous allez vous reposer un peu, faire un peu de ministère. Je me propose, [d'] autre part, [de] réorganiser notre université. Ça prendra peut-être six mois, ça prendra peut-être un an, ça ne prendra pas plus qu'un an. Or, je veux aller vous chercher quand j'aurai besoin de vous. Ça [ne m']* en disait pas bien long, n'est-ce pas. Mais la Providence arrange assez facilement les choses. On se demandait en certains quartiers, [...] [ce] que deviendrait le petit vicaire [...] de Saint-Jean-Baptiste qui croyait aller à l'Université.

Voici que nous étions en 1915. La Faculté des Lettres existait sur papier [ou à peu près]. Il n'y avait qu'un seul professeur, professeur [de lettres], qui était un professeur de France. Ce régime-là durait depuis une dizaine d'années. Il nous est venu des professeurs intéressants. Pour vous en nommer quelques-uns : Pierre de la [Briole], et en même temps un autre, ce secrétaire pendant assez longtemps de la *Revue des Deux Mondes*, qui était [le genre de] monsieur René Doumic, son nom ne me revient pas dans le moment. [...] Mais ces professeurs qui donnaient vingt conférences publiques de littérature, plus, le samedi, deux cours didactiques, fréquentés par quelques jeunes filles, n'est-ce pas, des religieuses, des frères, deux ou trois jeunes hommes, pendant deux ans, [...] au point d'acquérir un

certificat d'études littéraires. C'était toute la Faculté des Lettres. Et ce professeur de France était payé, pour vous dire, non pas par l'Université, mais par Saint-Sulpice qui en faisait des frères. Or, en 1915, nous sommes en pleine guerre, voici que monsieur [Gontran], qui était le professeur depuis deux ou trois ans, est mobilisé. Alors, un de ces matins, un appel téléphonique me vient de l'archevêché. Je m'y rends. Je rencontre là monsieur Chartier, qui était passé, lui, à Montréal, comme assistant secrétaire de l'Université depuis un an. Et puis Mgr Bruchési nous annonce la nouvelle de la mobilisation de monsieur [Gontran], et il nous dit : *Il [ne] faut tout de même pas* – je vous demande pardon des expressions, mais je vous les répète telles que je les ai entendues –, *il [ne] faut tout de même pas laisser notre peuple, tout un hiver pendant, sans alimentation intellectuelle!* Et alors, par conséquent, [...] il me dit, en me montrant monsieur Chartier : *Il va me faire dix conférences sur la littérature, [...] vous allez m'en faire dix sur l'histoire du Canada.* Je me suis récusé. J'ai dit : *Monseigneur, j'ai déjà tâté un peu de l'histoire, je sais ce qu'elle coûte. Et, par conséquent, non, dix conférences, je ne puis pas vous faire dix conférences, j'en ferai cinq.* – *C'est très bien, [vous] m'en ferez cinq.* Il s'en va vers son calendrier, soulève les feuilles mobiles, puis il me dit : *Tiens, remarquez bien que c'est [le] 15 septembre. Vous ferez votre première conférence le 3 novembre, et j'irai la présider.* Et voilà comment on fait les professeurs d'histoire du Canada dans les universités.

Je n'ai pas besoin de vous dire que, tout de même, j'étais atterré un peu. Je ne savais pas mon métier. J'avais tout au plus suivi les cours d'un médiéviste remarquable pour l'époque, Père [], tout à fait passionnant, et qui nous avait précisément donné quelques leçons de méthodologie historique. Et alors, j'ai [dû] m'acheter nécessairement des manuels. Où aurais-je alors pu trouver à ce moment-là une école de méthodologie? J'ai dû acheter des manuels et piocher, et puis, en même temps, m'imposer la lecture, très agréable du reste, de [...] toutes les grandes écoles d'historiens, à commencer même par Thucydide, par les Latins, et on continue. J'en causerai peut-être dans une prochaine causerie? Et heureusement il y avait une bibliothèque, la Bibliothèque Saint-Sulpice. Pour vous dire qu'à ce moment-là le centre intellectuel de Montréal était [sur] la rue

Saint-Denis [entre] et [les] rue[s] Ontario et Sainte-Catherine. Là était l'université, là était la Bibliothèque Saint-Sulpice, qu'un homme très intelligent, Aegidius Fauteux, grand chercheur lui-même, s'efforçait d'équiper pour la recherche historique. L'École des hautes études était à quelque distance, l'École politique pas très loin non plus, comme vous le savez, au carré d'en face de l'Église Saint-Jacques. Donc, c'était le centre intellectuel. J'ai dû donc m'installer à la Bibliothèque Saint-Sulpice et, pendant, je peux dire, sept ou huit ans, j'ai travaillé là. À Saint-Jean-Baptiste, où j'ai été seulement dix-huit mois, enfin, j'avais une chambre où n'entrait jamais le soleil, je ne voyais que des murs de briques et des murs de pierres ; [ce n'est] pas très inspirateur même pour faire de l'histoire. Alors, je vois encore le petit enclos où je me suis installé [...] derrière une pile de livres que ne cessait d'accumuler monsieur Fauteux.

Et le soir de ma conférence, ma première, était arrivé. Dans l'intervalle, monsieur Héroux, qui était au *Devoir*, on désirait tellement, [je dois] vous le dire, on désirait chez un certain nombre d'intellectuels et même surtout chez les nationalistes...¹² Parce [qu'il ne] faut pas oublier que le nationalisme chez nous n'est pas né comme ailleurs. Ailleurs, ce sont les poètes qui ont révélé le passé, ce sont des historiens qui ont révélé une culture, et alors ça a été les éléments stimulateurs, n'est-ce pas, qui ont révélé tout à coup une nation à son être. Au Canada, [il] y a toujours eu une sorte de sous-courant, si vous voulez, quelque chose qu'on peut retracer très haut dans notre histoire. Mais à l'époque de 1900, c'est un homme, un homme surtout, qui était le grand carillon, le grand sonneur d'alarme, le grand réveille-matin : c'était Bourassa. C'est un homme. Et alors, vous savez, la base ordinaire de tous ces réveils-là, l'histoire en particulier, on n'en savait rien, absolument rien. J'ai eu nettement l'impression, je vous le confesse, même si ce n'est pas très modeste, que j'ai éprouvé à un certain moment ce que Garneau a éprouvé lorsqu'a paru son *Histoire*, [soit] [d'] apprendre à un peuple qu'il a une histoire. Par les manifestations de toutes espèces que l'on m'a prodiguées à cette époque-là, j'ai eu nettement l'impression qu'un peuple qui avait tout oublié [ne] se rappelait absolument pas [de son] his-

12 Phrase incomplète.

toire. Et je vous prie de croire que nos professionnels, que la plupart de nos députés et de nos ministres même, [n'auraient] pas été capables de subir en histoire du Canada un examen d'école élémentaire. Pas du tout [le moins du monde]. Et, comme j'avais écrit quelques articles auparavant déjà sur notre évolution constitutionnelle, évidemment, j'ai couru au plus pressé, et j'ai adopté comme sujet : nos luttes constitutionnelles.

Il me restait à peine un mois et demi pour préparer ma première conférence, mais il y avait toutes les autres qui venaient après auxquelles il fallait en même temps songer. Parce que je [ne] crois pas que Mgr Bruchési, qui était très intelligent, que Mgr Gauthier qui va lui succéder, qui sera recteur d'université, qui était un homme même cultivé lui aussi, sussent à ce moment-là ce que pouvait être, ce que devait être un cours d'université d'histoire. J'ai eu l'impression très nette que, pour ces [...] braves évêques, il me suffisait d'acheter Garneau, Ferland, Benjamin Sulte à la rigueur, [], et qu'avec tout ça on pouvait bâtir un cours d'université. Comme j'avais fréquenté certaines universités d'Europe, évidemment, je savais que ça devait être absolument autre chose. Alors, [je n'ai] pas besoin de vous dire qu'il m'a fallu travailler comme un bénédictin ; j'allais à Saint-Sulpice le matin, l'après-midi et le soir, tâchant d'attraper à peu près les livres []. Et comme monsieur Héroux m'avait fait un battage comme je vous dis, passez-moi l'expression, j'ai eu peur un peu. J'ai pensé que l'auditoire pourrait [avoir affaire] à un prodige ou, en tout cas, si vous voulez, qu'il lui [apporterait] probablement un discours oratoire sur l'histoire. J'ai dû, dans une entrevue, mettre les choses au point, et rappeler que mon premier cours serait probablement très sec [...]. Je [ferais], en effet, tout simplement, l'historique de l'évolution constitutionnelle de l'Angleterre, parce que j'avais dit même à mes petits rhétoriciens : *Si vous ne savez pas quelle a été l'évolution constitutionnelle de l'Angleterre, vous ne comprendrez jamais rien à l'évolution de votre pays après 1760.* Alors ma première conférence, par conséquent, c'était, précisément, l'évolution constitutionnelle de l'Angleterre, et puis, à la fin, certaines petites mises au point sur notre état, au point de vue politique, après 1791. On avait dit : *Il dépendra de l'auditoire si nous aurons un cours, une chaire d'histoire.*

Eh bien, grâce à la publicité de monsieur Héroux, le soir du 3 novembre, Mgr Bruchési était là, comme il l'avait promis, d'autres gros personnages [aussi], dont les noms m'échappent. Mais il y avait une salle, c'est possible que vous n'avez pas connu la grande salle, n'est-ce pas, de promotion de l'Université de la rue Saint-Denis, c'est une salle qui comptait douze cents personnes, elle était un peu en estrade et, en même temps, il y avait une grande corniche [], une grande galerie []. Alors, [c'est que], immédiatement après, monsieur Héroux [prêt à écrire], nous attendions une réponse de l'auditoire, mais l'auditoire, [ça ne menait] pas très [...] loin. Le lendemain, mon recteur, qui s'appelait Mgr [], m'a fait venir chez lui pour me féliciter et en même temps pour me dire: *Mon cher, je dois vous avouer que nous ne sommes pas capables de vous payer.* En effet, il n'y avait pas de budget. Non seulement la Faculté des Lettres n'existait que sur papier ou à peu près, mais elle n'avait pas de budget. Alors il me dit: [...] *Iriez-vous enseigner à l'École des Hautes Études Commerciales? C'était très chic à cette époque-là, ce l'est encore je crois, d'aller enseigner à l'École des Hautes Études Commerciales.* [Je lui ai] demandé: *Qu'est-ce que je vais enseigner là, Monseigneur? Il m'a dit: Vous enseignerez l'histoire universelle, l'histoire du Canada comme de raison et l'histoire du commerce depuis le commencement du monde jusqu'à aller aujourd'hui. Et ça vous donnera trois cours par semaines, ça vous donnera [...] cinq piastres par cours, donc quinze piastres par semaine.* J'ai accepté joyeusement, je n'avais jamais tant gagné de ma vie. Quinze piastres par semaine. Et alors voilà comment pendant cinq ans, n'est-ce pas, j'ai vécu à ce moment-là avec mes cours, un enseignement du reste que j'ai beaucoup aimé. Et, soit dit en passant, je bénis encore la Providence qui m'aura permis d'enseigner l'histoire du commerce. Je crois que ça m'a aidé beaucoup à comprendre la part de l'économique dans l'histoire d'un peuple, dans la vie d'un peuple.

Et au printemps même, [] on m'a demandé de faire le tour, [...] c'est le président, monsieur Préfontaine, président de l'administration de l'École des Hautes Études, un homme d'affaires, qui m'a demandé de faire le tour de tous les collèges de la province de Québec. Par conséquent, je suis allé à Chicoutimi, à Rimouski et jusqu'à Mont-Laurier. Et pourquoi? Pour [...]

recommander l'École des Hautes Études et prêcher en même temps aux jeunes gens l'urgente opportunité de se jeter dans les carrières économiques. Parmi les élèves qui fréquentaient jusque-là l'École des Hautes Études, [il n'] y avait aucun bachelier de nos collèges. J'ai été assez heureux pour en emmener deux l'année suivante et, depuis ce temps-là, le mouvement a continué.

Je ne vois pas autre chose à ajouter. Du reste, je crois que j'ai peut-être passé ma demi-heure et vous avez le droit, paraît-il, de me poser des questions. Alors, je me soumetts donc à la question.

[LOCUTEUR INCONNU 1]

Monsieur le chanoine, vous n'avez pas raconté comment vous avez été reçu dans les collèges pour faire la tournée au nom des Hautes Études.

LIONEL GROULX

Je dois dire que j'ai été bien reçu sauf dans un collège, n'est-ce pas, où l'on craignait, à ce que l'on m'a dit, que cette prédication en faveur des carrières économiques ne puisse nuire à l'éclosion des vocations. Un seul. [] parce que mes conférences d'histoire, qui étaient imprimées [] je n'avais pas d'expérience à ce moment-là, vous comprenez, alors on ne livre pas un écrit d'histoire comme je l'ai fait¹³. Monsieur [Héroux] m'avait téléphoné : *Vous écrivez vos conférences ?* J'ai dit : *Oui. – Pourriez-vous nous envoyer trois jours d'avance seulement votre manuscrit ? Nous allons l'imprimer en brochure. Ce qui a été fait. Ils étaient vendus à la sortie [] dans les collèges et tirés jusqu'à vingt mille exemplaires, m'a-t-on dit dans le temps. Et puis [donc], nécessairement, ça m'avait fait bonne réputation dans les collèges et j'étais bien reçu. Le seul inconvénient, c'est [qu'on] m'imposait une autre conférence : j'en faisais deux par semaine. Alors, [] sur ce pourquoi j'y allais, c'est-à-dire pour l'École des Hautes Études Commerciales, mais en même temps, [...] on m'en demandait [une] autre sur un autre sujet. Et j'ai gardé d'excellents souvenirs. Ça m'a pris deux mois et on était assez riche pour me payer mes dépenses de voyage. Oui ?*

13 Le sens de cette phrase est incertain.

[LOCUTEUR INCONNU 2]

Est-ce qu'à Québec, à ce moment-là, il existait une méthode de l'histoire ou []?

LIONEL GROULX

Les... ?

[LOCUTEUR INCONNU 2]

Est-ce [qu'à] l'Université Laval de Québec, il existait un enseignement en histoire ?

LIONEL GROULX

Non, ça n'a commencé que l'année suivante. Monsieur [Chapais] a commencé l'année suivante à faire ses cours, qui sont en [huit] volumes, je pense. Il a commencé en 1916. Pour une fois, Québec a suivi.

[LOCUTEUR INCONNU 3]

Monsieur le chanoine, vous avez parlé de l'*Histoire* de Garneau, est-ce que l'*Histoire* de Chapais est aussi oubliée à ce moment-là ? Est-ce que l'*Histoire* de Thomas Chapais est aussi oubliée à ce moment-là ou si c'est une chose que vous avez utilisée...

LIONEL GROULX

Pouvez-vous parler un peu plus fort... ?

[LOCUTEUR INCONNU 3]

[Est-ce que l'*Histoire du Canada* de] Thomas Chapais était oubliée aussi à ce moment-là ou si c'est ça que vous avez utilisé pour l'*Histoire constitutionnelle* ?

LIONEL GROULX

Je ne comprends pas. Pouvez-vous répéter la question ? Non, non, venez ici, là... Venez, [].

[LOCUTEUR INCONNU 3]

[Je réalise que c'est une erreur], je vous parlais de l'*Histoire* de Thomas Chapais, mais elle [n'] était pas publiée à ce moment-là.

LIONEL GROULX

Chapais les a publiées...

[LOCUTEUR INCONNU 3]

[// n'y] avait rien de publié.

LIONEL GROULX

...après qu'il eut fini, je crois, sa série de cours¹⁴. Allez-y, je suis à votre disposition. Si vous avez besoin de renseignements supplémentaires. Allez-y.

[LOCUTEUR INCONNU 4]

Moi, j'ai une question, monsieur le chanoine. Pourquoi avez-vous choisi le pseudonyme [d'] Alonié de Lestres lorsque vous avez écrit votre roman... ?

LIONEL GROULX

Vous savez que c'est un compagnon de Dollard ? Un compagnon de Dollard. Je ne voulais pas signer un roman... Bon, d'abord, vous savez, c'est un amusement de vacance. [*Je n'ai*] jamais pris mes romans au sérieux. Grâce à Dieu ! Mais à *L'Action française*, à ce moment-là, on cherchait tous les moyens possibles de réveiller notre peuple. J'étais devenu directeur [*de*] *L'Action française*. Alors on avait eu connaissance de ce manuscrit que j'avais écrit pour amuser mon petit voisinage à Saint-Donat où je passais mes vacances. Alors on a cru qu'il y avait, en fait, quelque chose qui puisse supporter la lecture là-dedans. On ne prévoyait pas la tempête que ce pauvre petit roman allait soulever pendant six mois. Controverse formidable, vous comprenez ? Sans m'en douter, j'avais probablement abordé un sujet assez troublant. Et ça a aidé comme toutes les controverses : [...] la vente du volume est passée à treize mille et s'imprime encore. Fides l'a fait rentrer dans sa collection du Nénuphar. Au dernier salon du livre, je ne sais pas si je dois

14 Les huit volumes des *Cours d'histoire du Canada, 1760-1867* de Thomas Chapais ont été publiés de 1919 à 1923, tandis que Lionel Groulx a prononcé ses conférences, recueillies sous le titre *Nos luttes constitutionnelles*, de 1915 à 1916. La confusion de l'échange entre Lionel Groulx et son interlocuteur émane de l'erreur de datation du Locuteur 3.

raconter ce petit incident, lorsque son éminence est passée vis-à-vis l'étalage que [] Fides, parmi tous mes livres, [i/] a choisi *L'Appel de la race*. Éditions du Nénuphar.

[LOCUTEUR INCONNU 5]

Vous ne vous êtes pas senti un peu inquiet dans votre personnage de ce roman, lorsque le père oblat conseille au jeune Canadien, qui porte une particule *de*, de se séparer de sa femme et de ses enfants au nom de la race? Vous [n'] avez pas senti une certaine inquiétude à l'endroit d'une telle proposition?

LIONEL GROULX

Non, bien voici. C'est parce que, vous savez, je suis de Vaudreuil et j'ai assisté là, comme on a dû assister un peu partout où [i/] y a eu des familles seigneuriales, j'ai assisté à [l'assimilation], jusqu'à un certain point, des fils du Marquis [...] de Lotbinière. Et c'est probablement ce sujet-là qui m'est monté à l'esprit. J'avais, à ce moment-là, étudié un peu l'histoire aussi, ça faisait déjà cinq ans, six ans que [je l'enseignais]. J'avais pu constater la disparition graduelle, par l'assimilation, des fils et des filles de nos familles seigneuriales. Alors, c'est ce cas-là que je viens de poser. Pourquoi l'avoir posé malgré tout? [] Mais enfin, tout de même, comme [i/] y [avait] [...] beaucoup de gens qui étaient dans ce cas-là, [cela a] réveillé un petit peu certaines susceptibilités que je comprends. Alors, ça a duré pendant six mois. Je ne crois pas qu'aucun grand roman, j'en demande pardon aux grands romanciers d'aujourd'hui, [qu'] aucun grand roman, s'il vous plaît, n'ait suscité autant de bruit que ce petit roman qui était un amusement de vacances, purement et simplement.

[LOCUTEUR INCONNU 6]

À quelle époque votre enseignement nationaliste a-t-il commencé à vous attirer certains ennuis du côté de l'épiscopat?

LIONEL GROULX

Jamais. Je dois rendre cet hommage à mes évêques et même à tout l'épiscopat de la province de Québec. Ils [n'auront] peut-être pas beaucoup aimé certains de mes discours, ils avaient raison, et certains de mes écrits. Je dois vous dire que je n'ai

jamais reçu beaucoup de compliments, mais je n'ai jamais reçu la moindre remontrance d'aucun de mes évêques. Ni de ceux de Montréal, ni de ceux d'ailleurs. Jamais. Je me suis même servi de cet argument-là un jour, [*alors que*] je discutais avec des hommes comme René Lévesque, Jean-Louis Gagnon ou [Pierre Chaloux], etc., où l'on prétendait enfin que l'épiscopat avait gêné jusqu'à un certain point l'expression de [*la*] pensée dans la province de Québec. Alors, j'ai été obligé de dire : *Si vous le voulez, je vais invoquer mon humble exemple.* [...] [*J'ai*] fait des discours [...] que je ne ferais pas aujourd'hui. J'ai écrit des articles à peu près [du même sens] et j'ai été en même temps directeur, par la faute de Mgr Bruchési, pour vous dire, je [*ne*] raconterai pas cet incident-là, directeur de *L'Action française*, qui était une revue d'avant-garde, à ce moment-là, et qui touchait à tout, même à la politique. J'ai été directeur pendant dix ans de cette revue, qui était tirée à cinq mille exemplaires et qui possédait un grand immeuble sur la rue Saint-Denis, presque en face de la Bibliothèque Saint-Sulpice, qui était devenue une maison d'édition, voyez-vous, et qui était devenue une maison d'importation, etc., au point [*d'*] inquiéter les grands libraires de Montréal. Eh bien, [*j'ai été*] obligé de dire à ces messieurs, dont je parlais tout à l'heure : *Jamais !* Là-dessus, on m'a dit : [*Ils*] *ont peur de vous.* – Non, j'ai dit : *les évêques n'ont pas peur d'un prêtre. C'est si simple d'envoyer un petit billet un de ces jours [où] on dit simplement : Voulez-vous cesser d'écrire, ou : Voulez-vous cesser [de faire] telle chose. Jamais.* [] De ce côté-là, par conséquent, voyez-vous, j'ai toujours eu le champ libre et jamais on ne m'a fait la moindre admonestation. Et j'ai eu, au contraire, de grands amis, n'est-ce pas, je ne sais pas si c'est bien modeste d'avouer ça, [...] mais enfin, des hommes comme Mgr [Desranleau], qui était une grosse tête, Mgr [Cochin], qui était un esprit extrêmement fin, extrêmement cultivé, comme [*le*] Cardinal Villeneuve, même Mgr Gauthier, d'excellents amis pour moi...

[LOCUTEUR INCONNU 7]

Vous vous souvenez de la querelle, [*il*] a existé une querelle ou une divergence de vues entre *L'Action française* et *L'Action canadienne* qui était dirigée par Garand, vous vous souvenez [*des*] éditions Garand ? Alors, comment ça s'est terminé cette chose-là ?

LIONEL GROULX

J'avoue que [...] je ne m'en souviens pas. Nous nous sommes appelés *L'Action française*, n'est-ce pas, parce que nous n'avions aucun rapport, au point de vue idée, [...] aucune filiation, si vous le voulez, avec *L'Action française* de Paris. Bon, évidemment, [...] certains membres, [je crois bien], de notre comité ou de nos amis, lisaient régulièrement *L'Action française* de Maurras. Mais nous n'avions aucun lien doctrinal entre l'un et l'autre. Je dirais même que l'un de nos amis a déjà prétendu que c'est nous qui avons pris d'abord ce titre [d'] *Action française* [...]. Nous l'avons pris avant même la fondation là-bas [...]. Maintenant, à un moment donné, lorsque *L'Action française* [a été] condamnée, évidemment ça nous a mis dans l'embarras. Alors, nous avons cru, n'est-ce pas, sur le conseil de beaucoup de nos amis, [...] nous appeler *L'Action canadienne-française*. [Ça pourrait rester un inconvénient, voyez-vous, ça]. Mgr Charbonneau m'a raconté, n'est-ce pas, que, passant un jour par chez le délégué apostolique, [...] je ne me rappelle pas de son nom, [il] l'a trouvé tout en larmes [...]. Alors, *Le Droit* [...] avait reproduit toute une page de *L'Action française* dans Montréal. Il avait dit alors à [...] monsieur Charbonneau, [...] qui était [encore] seulement grand vicaire d'Ottawa: *Voyez Le Droit, un journal catholique. Et le voici qui cite à grande page L'Action française que le Saint-Père a condamnée.* Il fallait lui dire qu'il s'agissait d'une autre *Action française* que celle du Canada.

[LOCUTEUR INCONNU 8]

Est-ce que vous n'avez pas fondé un mouvement de jeunesse, en même temps un mouvement de jeunesse à la fois nationaliste et versé dans l'action catholique aussi?

LIONEL GROULX

Eh bien... Ça nous mènera loin, ça, monsieur... Ça mène à Valleyfield. Dès 1901, nous fondions ce que nous avons appelé sans savoir pourquoi: *L'Action catholique* [...]. C'était déjà une sorte d'introduction du laïcat dans l'Église. Nous [ne] le savions pas [...]. [Il y avait] quelques élèves; j'étais le seul séminariste, encore jeune séminariste en 1901, j'avais juste un an de théologie de fait. [Enfin], je m'étais convaincu qu'un jeune homme,

surtout un jeune homme qui a fait des études classiques, doit être un grand serviteur, et non seulement de l'Église, mais de la société et de la nation [...]. C'était ma conception, ça. Or, vous savez qu'à ce moment-là, l'introduction du laïc dans l'Église était assez mal vue, non seulement de nos évêques, non seulement de Mgr Emard, qui en avait une peur mortelle, mais de tous les évêques, même de France. Lorsqu'on verra en France, par exemple, des hommes comme Montalembert, [], Veuillot, tenir un si grand rôle dans l'Église, plusieurs évêques prendront la peine d'écrire [dans leur pastorale] que les laïcs, quand il s'agit de l'Église, n'ont qu'une chose à faire: payer le bon dieu et suivre les évêques. Voyez-vous? Alors, il n'est pas étonnant, évidemment, [] ça ait créé...¹⁵ Mon évêque, je [lui dois] également ce témoignage [...], ne m'a jamais fait de reproches. [...] je lui ai même demandé, parce que ça a pris des proportions à Valleyfield. Et c'est de là, [qu'à] travers la province, d'autres cercles se sont fondés, dans d'autres collèges. Et c'est de là qu'est né ce [qui] est devenu l'ACJC, [un] mouvement de jeunesse. Pour vous dire que, quand je suis sorti [du] collège, moi, un jeune homme qui voulait acquérir de la notoriété, c'est un trait de mœurs que les historiens ont peut-être besoin de savoir, un jeune homme qui voulait obtenir une certaine notoriété n'avait qu'une ouverture: devenir un grand criminaliste ou faire de la politique. Pas d'autres choses. Il [n'] était pas question d'action économique, [il n'] était pas question d'action sociale, [il n'] était pas question d'action culturelle, il [n'] était même pas question d'action catholique, à cette époque-là. Alors l'ACJC, c'était une ouverture de portes et de fenêtres. Les constitutions comportaient [...] action politique, action économique, action culturelle, action sociale et [tout cela], évidemment, dominé par l'action catholique, qui était censée stimuler, animer et diriger tout le reste, [en somme]. C'était pour nous, [n'est-ce pas], une sorte, je [voudrais] vous dire, une sorte de libération à ce moment-là. Et c'est pourquoi [l'évènement] a eu [un] grand succès. Et puis [a] certainement, vous savez, on me le demandait encore hier soir, [a certainement suscité] des hommes qui ont compté dans notre vie. Et on ne les connaît plus: ils sont tous morts. Ou presque. Qu'est-ce que vous

15 La phrase est incomplète.

voulez. [//] en reste [encore quand même quelques-uns] que l'on peut retracer et [qui] certainement ont joué dans leur milieu, [n'est-ce pas], [.]. [...] À Valleyfield, j'ai pu constater [...] ce qu'on pouvait faire [comme] groupes de jeunes gens [...] qui s'entendaient. Et même, vous savez, pour le développement culturel, les collégiens. Vous saviez qu'à ce moment-là on montait [et] on descendait les escaliers quatre, cinq fois par jour, même plus, [à chaque] heure de classe. [] Alors, je rappelle [] [que] mes jeunes gens avaient acheté, en petits fascicules, les œuvres, les grands classiques et autres [...], et [puis] [], vous auriez à ce moment-là vu beaucoup [de] grands, des hauts de classe, même allés jusqu'à la [méthode], qui disaient une pièce de Corneille et une pièce de Racine, quelques lettres de Madame de Sévigné, [...] quelques fascicules sur La Bruyère et *etcetera*. Voyez-vous ça ? C'était devenu absolument courant dans le collège. Alors, non seulement, [qu'on me dise], on fait l'action religieuse, l'influence [religieuse] sur les mœurs des collégiens, [il faut plutôt exercer] l'influence considérable de ce côté-là. Et c'est tout cela qui sera repris plus tard par l'ACJC, et [qui] non seulement existera dans les collèges, mais existera [aussi] dans les universités [et] existera [...] également dans le monde laïc. Mais [...] ça [ne m'a] pas fait de bien auprès de Mgr Emard. S'il y a une cause qui m'a emmené à Montréal, c'est peut-être celle-là.

[LOCUTEUR INCONNU 9]

Est-ce que l' [AGIC] était la remplaçante de l'ACJC dans l'esprit de ceux qui l'ont constituée [] ?

LIONEL GOULX

[...] Voici ce qui est arrivé, vous savez, pour l'ACJC. C'est que lorsqu'on a fondé *L'Action catholique*, on a voulu faire [...] de l'ACJC la clé de voûte de *L'Action catholique*. Et puis comme ça ne satisfaisait pas certains besoins de la jeunesse, parce qu'ils voulaient encore continuer de s'occuper du temporel, [...] on a senti à un moment donné le besoin, n'est-ce pas, de rendre l'ACJC à ses fins premières. Seulement, elle avait perdu ses cadres, elle n'avait plus de ressources. Alors elle a essayé vainement de se reconstituer. Elle [n'] a duré pendant peut-être qu'une

dizaine d'années, [avant de s'éteindre]. Voilà comment elle est morte. Et puis, ce qui est arrivé, c'est que *L'Action catholique* [n'était plus telle] que nous l'avions comprise, malheureusement. Pas tous. Des hommes comme Mgr [Cochin], comme Mgr [Desranleau], comme l'abbé [] n'ont jamais accepté cette notion-là. C'était une sorte de désintéressement de tout le temporel. Alors, ce qui est arrivé, c'est que l'on n'a prêté aucune attention à ce qui constituait chez nous la nation. Ça, c'était mesquin. On ne parlait que d'Église universelle, de l'universel, etc. Alors, c'est ce qui explique, jusqu'à un certain point, je dirais le [], [qu'on nous avait trouvé, une courte génération]. Ça ne valait pas la peine de s'occuper de ces choses-là. C'était trop petit, voyez-vous.

Il y a quelques années, [...] j'ai accepté [d'aller] dans une dizaine de collègues. J'ai rencontré les plus grands [], de rhétorique, de philosophie, [] je pouvais me permettre. Je leur demandais des questions, je leur envoyais des questions, ils faisaient un choix. [J'allais] parler, comme je l'ai fait aujourd'hui, pendant une demi-heure, puis après on pouvait me poser des questions. Et alors, j'ai trouvé, vous savez, une jeunesse très méfiante au début, puis ensuite extrêmement réceptive, je dois le dire. Les questions que l'on me posait révélaient le désordre qui s'était introduit dans ces esprits: *Qu'est-ce que vous faites de l'Église universelle? Je leur dis: Mais, mes pauvres amis, oubliez-vous où vous en êtes? Que votre Église fait partie de l'Église universelle et que c'est ici d'abord que vous devez la servir? Si vous [ne] la servez pas ici, si vous [ne] la sauvez pas, vous ne la sauvez ni aux Indes, ni en Égypte, ni en Afrique. Voyez-vous? Ou encore, la question que l'on me posait presque partout, c'était la question la plus générale. [] [Ils] disaient: Monsieur l'abbé, qu'est-ce qu'il faut faire? Voyez-vous? S'il n'y avait pas eu, vous savez, souvent à mes côtés le professeur des [Belles-études] ou le directeur, j'aurais répondu insolemment: Ce n'est pas à moi de vous le dire et vous devriez le savoir.*

Alors, j'ai eu là, évidemment, l'impression [qu'] une [] génération, [une poignée] de jeunes gens ont été complètement désaxés. Et n'ont attaché aucune importance à ce [que], je dirais, sont les fondements de notre petite nation, notre petite culture. Et somme toute, c'est celle-là [que nous voulons] sauver, si nous

ne voulons pas mourir. C'est celle-là. [Ce n'est] pas d'abord celle de France. [] [diminution de la culture française de France nous porte un coup fatal.] Et c'est ça. Nous sommes cernés par le haut, nous sommes cernés par le bas: la puissance prodigieuse des Américains; nous sommes cernés à gauche, nous sommes cernés à droite. Quand nos éducateurs ont-ils fait comprendre ça à la jeunesse, n'est-ce pas, que nous avons à vivre dans ce cadre-là, que nous avons une gageure exceptionnelle à gagner? Voyez-vous? [//] y aurait quelque chose, [i/] me semble, si on le saisissait, quelque chose qui est propre à stimuler la vie, à donner un certain élément à notre jeunesse là-dedans, du moins pour ceux qui ont l'esprit bien fait et le cœur à la bonne place. Combien de [jeunes] Canadiens français se rendent compte de cette réalité-là? Qui est une réalité politique, géographique, sociale, culturelle. À qui la faute? C'est à vous de répondre.

MICHEL BRUNET

Alors [au nom de tout le groupe], monsieur le chanoine, je vous remercie. Et nous nous donnons rendez-vous mercredi le 24.

CONFÉRENCE DU 24 NOVEMBRE 1965

« MA CONCEPTION DE L'HISTOIRE ¹⁶ »

RÉGINALD HAMEL

Aujourd'hui, mercredi 24 novembre 1965, le chanoine Lionel Groulx nous donne la suite de sa conférence commencée le 3 novembre 1965. Il s'agissait alors d'un anniversaire. En effet, la toute première conférence sur l'histoire à l'Université de Montréal date du 3 novembre 1915. Si le 3 novembre passé il n'y avait, dans cette grande salle, que quelques étudiants, une quarantaine ensemble, aujourd'hui la salle est remplie à craquer. Plus de quatre cents étudiants, de divers départements de la Faculté des Lettres, sont là¹⁷. La télévision et la radio, les photographes, des journaux de langue française et de langue anglaise sont dans les premières rangées. On sent, à travers ces rangées, dans un léger murmure, une émotion profonde à l'entrée du grand historien. Enfin, je le vois qui entre, l'œil vif

16 Bien que le titre de la conférence ne soit pas explicitement mentionné dans l'enregistrement, un article du *Devoir* indique qu'il s'agit là de l'intitulé (*Le Devoir*, 24 novembre 1965, p. 3).

17 Cette estimation du nombre de participants est-elle exacte ? *Le Devoir* rapporte une assistance de « plus de 150 élèves » : Ferland, Guy. « Pour marquer le 50^e anniversaire de son premier cours. Le chanoine Groulx expose sa conception de l'histoire », *Le Devoir*, 1965, p.3.

encore. Il est accompagné de monsieur Michel Brunet, toujours aussi resplendissant de santé, et de monsieur Bachand des Relations extérieures. Un tonnerre d'applaudissements l'accompagne jusqu'à sa chaire. Monsieur Brunet lui facilite la tâche avec le micro en cravate. Et sans plus, monsieur Brunet demande à l'auditoire de s'asseoir. Et sous les feux de la caméra, le chanoine Lionel Groulx, qui est déjà âgé de quatre-vingt-huit ans¹⁸, va nous livrer sa conception de l'histoire. Ici, au microphone, Réginald Hamel.

LIONEL GROULX

Je vous ai [enfin] entretenus de ma venue à l'histoire. Ce matin, vous m'avez demandé de vous exposer ma conception de l'histoire. C'est-à-dire que vous m'avez appuyé à ma minute de vérité. Il n'y a pas de question plus embarrassante que l'on puisse poser à un historien que celle-là : quelle est votre conception de l'histoire ? Autant demander à un historien de se définir soi-même. J'en ai fait l'expérience lors d'un de mes séjours à Paris. Je m'étais proposé de demander aux grands historiens de l'époque, du moins ceux qui étaient des vedettes, Marc Bloch, [], Jacques Godechot, Pierre de Nolhac, je m'étais permis de leur demander un rendez-vous et je voulais surtout leur poser cette question-ci : [quelle est votre] méthode de travail et quelle est votre conception de l'histoire ? Je vous avoue que je n'ai pas appris grand-chose. J'ai constaté d'abord que leur méthode de travail, tout naturellement, ne se ressemblait pas de l'un à l'autre. Et quant à leur conception de l'histoire, j'ai eu la nette impression que je leur posais l'une des questions les plus embarrassantes de leur vie. À un déjeuner surtout, il se trouvait (déjeuner qui m'était offert par un des riches romanciers de l'époque avec lequel, par échange de livres, j'avais eu quelque relation) [...] [que] j'avais comme voisin de table, ou voisine de table plutôt, mademoiselle Agnès de La Gorce, la fille du célèbre historien, qui [...] elle-même (et peut-être [que] ça vous le savez sans doute) a écrit un certain nombre de petits ouvrages sur les poètes anglais et, en particulier, sur Tennyson. Je lui ai dit : *Mademoiselle, j'aurais une grande faveur à vous demander.*

18 Réginald Hamel mentionne erronément l'âge de quatre-vingt-huit ans. Au moment de la conférence, Lionel Groulx avait plutôt quatre-vingt-sept ans.

J'ai lu les ouvrages de votre père, je suis un de ses admirateurs et je vous demanderais la faveur de ménager un rendez-vous. Elle me dit : Ah, monsieur l'abbé, ce sera la chose la plus facile du monde à obtenir, parce que mon père a notamment grande dévotion pour ses admirateurs de l'étranger. J'ai dit : Je me propose, en particulier, de lui poser cette question-ci : quelle est votre méthode de travail et quelle est votre conception de l'histoire ? Elle me dit : Oh, gardez-vous-en bien, parce que je pense qu'il n'en a pas. Alors, vous voyez, je ne suis pas tout à fait dans la même situation, mais je suis absolument dans le même embarras. D'autant plus, comme vous ne l'ignorez pas non plus, que la conception de l'histoire varie d'une génération à l'autre ou d'une école d'historiens à une autre. J'ai recueilli, au cours de mes notes, il y a déjà longtemps, en particulier cette plainte de Fustel de Coulanges, qui était [pourtant] un maître en son temps, qui a encore gardé la réputation d'un maître, et voici ce qu'il écrivait à la fin de sa carrière : « L'histoire est devenue chez nous une sorte de guerre civile en permanence. Nos historiens ne nous apprennent qu'à maudire les générations qui nous ont précédées et notamment de ne pas leur ressembler. Ils brisent la tradition française et s'indignent – et s'imaginent, plutôt – qu'il restera un patriotisme français. »

Je vous l'ai dit l'autre jour : je suis venu tardivement à l'histoire. [J'avais peut-être eu] (j'étais professeur de Lettres à Valleyfield, depuis déjà dix ans), j'avais [tout au plus] suivi à Fribourg en marge de mes études, un cours d'un grand [juriste], qui avait grande réputation, que j'ai entendu citer même ici à Montréal par monsieur [], le père [], et j'ai pris des notes, en particulier sur l'explication de l'histoire. J'ai proposé également, et c'est ce qui m'a joué un mauvais tour, de m'amener à Montréal et de me jeter dans l'histoire, j'avais écrit, pour mes collégiens de Valleyfield, un manuel d'histoire du Canada, alors qu'il n'en existait pratiquement pas pour l'enseignement secondaire. Il y avait [tout au plus] un manuel fait par un abbé, [] de Garneau, et qu'on avait laissé tomber dans l'oubli, je ne sais pourquoi. [J'avais publié un petit volume finalement], en 1912, sur une histoire de collégiens, s'exerçant à faire de l'apostolat laïque et, sans s'en douter, préparant déjà l'introduction du laïc dans la vie de l'Église. Et j'avais écrit également pour un bazar des

bonnes Sœurs de la Providence, qui publiaient tous les [soirs] un journal, [j'avais publié par tranches], à mesure que le petit journal paraissait, une petite histoire de Valleyfield qui a été publiée en broche. Alors voilà toute la préparation de ma thèse.

Nommé à l'improvvisé à l'Université de Montréal professeur d'histoire du Canada (je dis Université de Montréal parce que je ne crois pas être professeur de la Faculté des Lettres, la Faculté des Lettres, comme je vous l'ai dit aussi, n'existant que sur papier), j'ai dû évidemment me chercher immédiatement une technique de l'histoire et en même temps aussi une sorte de conception de l'histoire. Mais où l'aurais-je trouvée ici dans mon pays? Quel maître [aurait] pu véritablement, à ce moment-là, me donner des leçons pratiques? Je me suis donc plongé dans les manuels classiques de l'époque et en particulier dans [], et, en même temps aussi, dans un autre petit livre qui m'a rendu d'immenses services, le travail scientifique [de] père [Forgues], livre que j'ai prêté à des anciens étudiants, ici à Montréal, et [qui], évidemment, ne m'est jamais revenu. Vous savez du reste cette boutade, toute récente, d'un professeur [de France] à l'École de [Chartres], qui disait: «*Si vous voulez garder vos livres, ne les prêtez pas. Moi, je n'ai dans ma bibliothèque que des livres que j'ai empruntés.*»

Évidemment, [] qui [paraissaient], j'ai lu les autres ouvrages de méthodologie et parmi lesquels, [il] y a Marc Bloch: *Méthodologie de l'histoire ou Métier d'historien*; Lucien Febvre: *Combats pour l'histoire*; Henri [-Irénee] Marrou: *De la connaissance historique*; Louis Halphen: *Introduction à l'histoire*; []; Arnold Toynbee: *L'Histoire: Essai d'introduction, ou d'interprétation* plutôt; Henri Sée: *Science et philosophie de l'histoire*; puis, enfin, Encyclopédie de la Pléiade, *L'Histoire et ses méthodes*. J'avais même, je vous fais cet aveu, pris des notes dans le temps pour donner précisément un cours de méthode historique, tant j'avais souffert moi-même d'être obligé [de m'en former une]. Ces notes-là sont encore dans un gros cahier. Je n'ai pas trouvé le temps évidemment de donner ces cours, parce qu'ils ne rentraient pas dans les programmes d'alors, et ensuite, parce que pendant vingt-cinq ans, [autre] les cours privés ou fermés que j'ai donnés à partir de 1920, seulement lorsque l'Université

et la Faculté des Lettres furent réorganisées, [autre] les cours fermés, on m'a obligé, pendant vingt-cinq ans, à continuer ces conférences d'histoire que j'avais inaugurées en 1915. Or, cinq ou six conférences d'histoire, c'est un volume. Donc, pendant vingt-cinq ans, on m'a forcé à publier – ou à écrire plutôt – un volume par année. Et c'est vous dire pourquoi j'ai très peu publié, parce que évidemment [le scrupule m'est venu] avec le temps et je ne croyais pas que ces ouvrages fussent poussés, mes recherches fussent poussées assez loin pour que je puisse [évidemment] []. Ils sont là, ils dorment dans mes tiroirs, ils ont l'air de dormir d'un profond sommeil que je me garde bien de troubler.

Maintenant, je dois vous faire observer que si je n'en étais plus à [], j'aurais couru le grand risque de m'égarer¹⁹. [Second temps], je rappelle les querelles formidables qui se sont élevées autour de cette sorte d'enseignement de l'histoire. La jeunesse, en particulier, d'*Action française*, qui [] avait grande vogue à Paris à l'époque, entraînait dans la bataille et, de même, [] si vous avez lu [] [élèvent] de véhémentes protestations qui, du reste, vous allez voir, sont corroborées par une autre école et celle-là beaucoup plus récente. [] à une dangereuse inintelligence du rôle de l'historien. C'est ce que l'on disait dans le temps. [] [trop pacifique, trop passif], [] certaines recettes ou consignes, il n'y aurait qu'à reproduire le passé avec une fidélité mécanique, je risquais également d'aboutir à une dangereuse [inintelligente] méthode historique, et là je cite, je vous dirai le nom tout à l'heure: « [] *dans laquelle on introduit, comme par un entonnoir, un document [], mais d'où sortirait un fin tissu continu de connaissances historiques* ». Et c'est [Marrou] qui a écrit ces choses-là. [] à l'histoire et surtout à cette forme d'histoire [], qui s'appelle l'histoire événementielle, autrement dit l'étude des grands événements, des grands noms, des grandes vedettes, des guerres, des remous politiques, des négociations diplomatiques et de quelques catastrophes. Je vous dis, je vous ai dit que des réactions beaucoup plus récentes se sont produites contre ce genre d'histoire. Et [c'est] en effet, [ce sont dans trois], je trouve cette réaction-là chez trois des plus grands théoriciens des derniers temps. Et

19 Le paragraphe qui suit contient plusieurs segments de phrases inaudibles.

ces réactions-là éclateront dans les années 1940 à 1950 sous l'impulsion de Marc Bloch dans *Le Métier d'historien*, de Lucien Febvre dans *Combats pour l'histoire* – et puis remarquez bien que ses *Combats pour l'histoire* sont de 1953, bien que ses propos d'École normale soient de 1941 – et Henri-Irénée Marrou, enfin, auteur de *La Connaissance historique* de 1954, ce n'est pas si loin.

Quelle conception de l'histoire nous ont apportée ces théoriciens ? [Pour les trois,] l'histoire, c'est la science de l'homme ou plutôt des hommes. Écoutons-les l'un après l'autre. Je vous donne l'extrait le plus typique. Voici Marc Bloch :

Il y a longtemps que nos grands aînés, [] Fustel de Coulanges, nous avaient appris à le reconnaître : l'objet de l'histoire est par nature l'homme. [Disons-nous] les hommes. Derrière les traits sensibles du paysage, des [] et des maximes, derrière les écrits en apparence les plus glacés, les institutions en apparence les plus complètement détachées de ceux qui les ont établies, ce sont les hommes que l'histoire veut saisir. Qui n'y parvient pas ne sera jamais au mieux qu'un malade de l'érudition. Le bon historien, lui, ressemble à l'ogre de la légende là où il flaire la chair vivante, il sait que là est son gibier.

Et voici maintenant Lucien Febvre :

Histoire, science de l'Homme, et avec une majuscule, «si elle est du [] et non point science des choses ou des concepts. Il n'est pas d'histoire, il n'est d'histoire que de l'homme, et l'histoire au sens le plus large : histoire, science de l'Homme. Et alors [des faits oui, mais des faits justes]. [Tâche] de l'historien, retrouver les hommes qui les ont vécus et ceux qui dans chacun d'eux se sont logés, en eux avec toutes leurs idées, pour les interpréter. Les textes [], mais ce sont des textes humains et pas seulement ces documents d'archives en faveur de qui on crée un privilège. Des textes évidemment, mais pas rien que des textes.

Dernier témoignage, Marrou : «C'est la complexité du réel de l'homme qui est l'objet de l'histoire. Elle sera vraie dans la me-

sure où elle parviendra à retrouver dans toute sa richesse cette réalité de l'homme. » *Connaissance historique*, page 130-31.

Je dois vous dire tout d'abord, c'est parce que dès mon enseignement à Valleyfield, [] et c'était la chose la plus facile du monde, la conception de l'histoire intégrale²⁰. L'histoire politique, oui, l'histoire militaire, oui, comme on la réduisait à tout moment à cette époque. Mais [...] de très près, je vous l'ai rappelé l'autre jour aussi, à la fondation de l'ACJC, à qui nous avons tracé un programme, [ça me semble], aussi complet que possible, j'ai vite aperçu que la vie d'un peuple, c'était une vie de [composants], que tous les facteurs y interviennent : politique, oui, mais aussi économique, social, culturel, et puis, ensuite, moral et religieux. Donc, je suis parti, dès mon abord, de cette notion d'histoire intégrale. Dès 1905, vous rappellerai-je ce petit détail, j'écrivais dans la revue de Valleyfield, la revue de Mgr Énard, un long article sur la préparation des jeunes à leur rôle social. Articles qui furent [payés] par la presse, par les journaux et puis, comme on s'en doute, parfois assez peu, un certain retentissement, d'autant plus que le mot social, à ce moment-là, [sonnait] assez mal aux oreilles. Et mon évêque m'avait dit : *Je publierai votre article, mais attendez-vous à quelques remous*. Les remous ne furent pas extrêmement dangereux.

Maintenant, je vous prie d'observer une chose, c'est l'époque où se situe exactement ce que l'on peut appeler ma modeste œuvre historique. Elle se situe entre les deux écoles : celle du [] et celle des trois rénovateurs dont je [vous] parlais tout à l'heure. [...] [*mes premiers*] cours, *Nos luttes constitutionnelles*, sont de 1915-1916 ; ma *Synthèse d'histoire*, qui est en quelque sorte le résumé de mes conférences publiques de vingt-cinq ans et le résumé de mes cours fermés, est de 1950-1952. [Pourrai-je] maintenant définir, tenter de définir ma conception ? Dans quelques-unes des [] pages que j'ai écrites, quelques-uns de mes [], je crois, [], si au moins on a la patience de les écrire, de les lire²¹. Et cette [acceptation, où l'ai-je prise ?] À Fustel de Coulanges, à Godefroid Kurth, ce très savant historien de la Bel-

20 Le sens de cette phrase est incertain.

21 Le sens de cette phrase est incertain.

gique, qui furent depuis [] mes premiers maîtres, ce que j'ai lu, n'est-ce pas, dès mon entrée dans la carrière, ici, à Montréal. Et une découverte ici, mes chers amis, n'est pas faite pour me déplaire. Et c'est que ma conception déjà ébauchée, maintenant arrêtée il y a près de quarante ans, s'apparente, de façon singulière, à la conception de l'École nouvelle. Et on pourra lire, par exemple, dans la préface de *Naissance d'une race*, qui est de 1919 (j'ai dit tout à l'heure que pour les trois, Bloch, Irénée Marrou et Lucien Febvre, l'objet de l'histoire, c'est l'Homme!), et voici ce qu'en 1919, j'écris :

Je me suis souvenu que toute histoire véritable doit aboutir à une psychologie. Les faits et gestes des époques anciennes ne vaudraient point la peine de si âpres recherches, s'ils ne révélaient à la fin un état d'âme, une forme d'humanité. De la vaste accumulation des faits, ceux-là [] tous les autres et viendront marquer l'évolution du type humain et auront une valeur ou une supputation psychologique.

Autre texte. Celui-ci est dans la préface de *Lendemain de conquête*, qui est de 1920. C'est dans le temps où mes scrupules [ne] m'avaient pas encore trop envahi et que je publiais à mesure mes conférences publiques :

L'histoire ne saurait demeurer le spectacle inférieur d'une exposition archéologique. Le musée des grands noms et des dates célèbres : simples ossements de l'histoire. La tâche de l'historien, c'est d'assembler ces débris, c'est de les ajuster pour leur infuser une vie, des vies anciennes et c'est [] du passé ce qui en demeure l'élément le plus élevé, celui par lequel l'histoire [...] vaut d'être écrite, je veux dire : la psychologie des époques. L'âme des générations successives, enfin toute la poussière humaine qui demande à revenir.

Et dans une petite brochure sur Jeanne Mance écrite vers cette époque, je relève cette phrase : « *La joie suprême de l'historien, elle sera toujours, à travers la complexité, l'innombrable complexité des faits, de rejoindre les âmes et de se pencher sur elles.* » Donc, [le voilà] : l'homme, toute la poussière humaine. Tel

apparaît à l'historien débutant que j'étais alors l'objet de l'histoire. Volontiers reprendrai-je un mot de Mauriac en ses *Mémoires intérieures* : « *J'appartiens à une génération qui a cru à l'homme.* » Et je remarquais, il y a trois ou quatre ans, dans le *Figaro littéraire* à l'époque du Jour de l'an, alors que l'on avait demandé à une foule de [] un conseil bien ramassé aux jeunes générations, que des hommes aussi distants à [mes] idées que Jean Rostand et Mauriac disaient à peu près la même chose : « *Jeunes gens, revenez à l'homme.* » C'était adressé aux littérateurs aussi bien qu'aux artistes.

Par homme, j'entends (ce sera le deuxième élément de ma conception de l'histoire) non pas l'homme abstrait mais l'homme concret. Chercher à [percer], dans le vaste contexte où il se meut, dans le [réseau] des forces et des influences qui l'enveloppent, l'homme en ses comportements multiples, en sa géographie, en son environnement politique, économique, social, culturel, moral, religieux, donc l'homme concret. Et puisqu'il s'agit de l'homme concret, j'ai cru aussi que, parmi les hommes, il fallait tenir compte du rôle du grand homme, chef de file, forte personnalité qui, en tout domaine, vous l'avez constaté [dans] l'histoire, [la] théologie, [la] philosophie, [la] politique, [les] arts, [les] lettres, est [...] l'artisan des suprêmes ébranlements, [signant] parfois des entraînements tragiques, [un rôle] [redoutable], [partie] de l'histoire, brûle ces étapes²². Au-dessus du grand homme néanmoins, un autre, le suprême meneur de l'histoire, [] toujours [apparu] : Dieu, sa Providence. Cette [...] action n'est pas toujours facilement discernable. En définitive, comme vous le savez, tout est providentiel. [Croyants], vous savez néanmoins que notre foi nous interdit de voir en Dieu le témoin impassible. Il s'y est engagé et, de là, [il] me semble jaillir une métaphysique qui [colle extrêmement au réel], une métaphysique qui nous donne la plus vraie et la plus haute conception de l'homme, de l'homme et de son destin. Action divine que l'on peut comparer, si vous permettez, à ces jets de lumière, à ce grand ciel bleu, en arrière-fond d'une toile de maître. Lumière dont la source reste cachée, mais qu'approfondit la perspective, [] ces personnages de l'avant-scène. Au surplus, l'Église

22 Le sens du dernier segment de la phrase est incertain.

est là, l'Église visible, continuatrice sur la terre de l'humble, du fils de Dieu. Et [nous pouvons constater] que par sa doctrine, sa puissance intellectuelle sans rivale, par sa morale, son dynamisme sacramentaire, il lui est loisible de colorer les actions des hommes, [leurs institutions], [] et souvent de tout magnifier splendidement. Nous savons encore, par la même métaphysique, que les civilisations sont mortelles, non pas comme le pensait Valéry, non pas uniquement par une sorte d'usure naturelle irrémédiable, mais mortelles par l'introduction volontaire en elles de virus de mort.

On tient là, en tous ces éléments, ma conception de l'histoire; pour s'en assurer, on n'aura qu'à consulter mes notes pour cours fermés. Combien de fois ai-je rappelé à mes étudiants que toute [vie de peuple] se pourrait définir: synthèse vitale. L'histoire, ai-je toujours enseigné, est faite de composantes complexes où semblent s'entremêler la constante interaction des causes et des effets. L'histoire n'est pas une simple compilation de faits; elle a sa logique interne, ses temps forts, lignes de force qu'il faut savoir saisir, découvrir. Les faits, disais-je encore, ne font pas que se suivre, ils s'enchaînent, ils sont produits d'autres faits et en produisent à leur tour. L'opération délicate et difficile de l'historien, c'est de démêler, démêler je dis bien, le jeu complexe des causes et d'assigner à chacune son juste rôle. Opération difficile, je le veux bien, mais combien passionnante, une des plus passionnantes qui puisse s'offrir à l'intelligence humaine. À titre de preuve de ce que je viens de vous [...] dire, qu'on me permette de citer ce [...] passage du premier tome de mon *Histoire du Canada français* :

Car l'histoire des hommes porte avec soi sa logique. Les faits ne sont point aussi juxtaposés [], ils ne surgissent pas comme des [...] champignons, si tant est que les champignons surgissent sans cause. En l'histoire, tout est cause et tout est causé. Le présent n'est pas seulement une suite chronologique du passé, il en est le produit. Il y a de l'un à l'autre continuité et filiation. Cette relation, ce lien que cherche l'esprit, par instinct ou par exigence intérieure, je souhaiterais les faire voir. Autrement dit, je souhaiterais montrer, dans le jeu em-

mêlé, et pourtant sans [], les causes, toutes les causes si possibles, les causes ou évolutions de la vie d'un petit peuple.

Une question (je passe par-dessus certains propos que je m'étais proposé de vous exposer) : l'objectivité. Une question, celle-là est capitale, reste à résoudre : que devient [en toute théorie ou en situation], si [] soit-elle, que devient l'objectivité historique ? Je veux dire par là le saisissement du réel dans la reconstitution du passé. Cette réalité, depuis longtemps, parfois s'évanouit. Possédons-nous la technique [la plus simple] en son intégrité ? [C'est] la question que je pose. Ici, je crois qu'il faut donner congé à un rêve, sinon il [] : en histoire, peut-on vraiment parler d'objectivité absolue ? De récents historiens ont beaucoup fait pour réhabiliter l'historien. On ne s'improvise pas historien, ont-ils rappelé, et c'est opportun. Il faut donc [] la technique peut et doit perfectionner, mais qu'elle est impuissante à créer. L'histoire, ont-ils encore affirmé, est subordonnée à l'historien, à ses qualités d'esprit, à sa formation technique ; l'histoire dépend de l'historien encore plus que du document. Qu'est-ce qu'un document sans historien pour le trouver et pour lui arracher son secret ? L'historien, dira Marrou, ne saurait être qu'un rat de bibliothèque ou une boîte à fiches. Mais les mêmes théoriciens ont également souligné les limites de l'historien. Il devrait tout savoir. [C'est] tout le passé de l'homme, tous les aspects de la vie révolue qui relèvent de sa connaissance, ou de ses investigations plutôt. Mais tout savoir, le peut-il ? Hélas, [...] il faut compter avec l'élargissement indéfini de la matière historique, avec son entassement continu dans les dépôts d'archives. Contrairement, en effet, à la prétention naïve de monsieur [] (on s'étonne qu'un homme intelligent ait pensé de telles choses) : il s'en faut que la masse entière de la documentation historique soit actuellement [repérée] et qu'elle ne puisse plus que diminuer par l'usure du temps, comme il disait. À quel moment, j'en appelle à ceux qui ont un peu touché à l'histoire, à quel moment, à quelles fins de ses recherches, l'historien peut-il se flatter qu'aucun document capital ne lui a échappé ? Il lui faut aussi se retrouver dans le débordement en vagues concentrées [je dirais] de tant d'événements, avec l'enchevêtrement presque indéchiffrable des causes et des effets, causes mysté-

rieuses, souvent impénétrables, restées enfouies au fond de la conscience des petits et des grands acteurs de l'histoire. Enfin, voyons, mes chers amis, nul observateur, je pense, ne peut, à un moment donné, saisir tout le présent ; et comment l'historien pourrait-il objectivement saisir tout le passé ? « *L'histoire, a prononcé un jour Fustel de Coulanges, la plus difficile de toutes les sciences.* » Avec Marrou, [j'aboutis] alors à ces modestes conclusions : « *En histoire, rien d'accessible qu'une objectivité très relative. Point d'objectivité absolue, ni résurrection du passé, simple approximation et simple reconstitution, et encore partielle, résignation à beaucoup et à toujours ignorer certaines portions parfaitement insaisissables des temps écoulés.* » Portions aussi insaisissables, dirions-nous, que cette galaxie astrale, à distance indéfiniment reculée et dont nous ne pourrions jamais percer le mystère. Il n'est pas au pouvoir de l'historien d'atteindre beaucoup plus que du probable. La connaissance historique reposant sur la notion de témoignage, elle ne repose que sur la foi d'un témoignage, n'est qu'une expérience médiante du réel et par personnes interposées, elle n'est donc pas susceptible de démonstration. Elle n'est pas une science à proprement parler, mais seulement une connaissance de foi. De foi.

Tous ceux qui n'ont pas véritablement cherché l'histoire dans les archives où elle se trouve, enfin, que connaissent-ils même des plus grands personnages, si ce n'est un acte de foi naturel ? Quand j'étais jeune, je croyais à un acte de foi naturel, à l'existence de César, je ne peux pas y croire autrement ; et c'est ainsi pour une bonne partie de l'histoire. Me demande-t-on après ça mon sentiment ou mon attitude en faveur de ce problème de l'objectivité et surtout devant certains problèmes référant à l'histoire canadienne ? Je n'ai jamais [posé] à la neutralité, à l'indifférence, à l'impassibilité, à l'impeccabilité ; il m'a suffi d'aspirer à l'impartialité. [J'aurai] exercé mon métier d'historien sans me dépouiller de ce que chacun appelle sa personnalité. Ce dépouillement, je ne suis ni de ces naïfs ni de ces prétentieux qui [le] croient possible [ou] nécessaire à l'histoire. L'historien [est toujours pensée], doit travailler avec tout son être, toutes ses facultés, toutes ses forces et n'a pas en cette matière à se passer du superflu. Et je ne vois pas en quoi le hasard, si c'est

un hasard, des catholiques canadiens-français, des [mêmes frères], empêchait d'être véridique et juste, ou exposerait plus que l'esprit anglo-protestant, par exemple, à pécher contre l'objectivité. Je ne sache pas non plus qu'il soit de l'essence de la raison française, [ni] du sentiment catholique, d'incliner [] [total], vers la déformation des faits ou vers l'injustice, c'est-à-dire vers la malhonnêteté. À pousser vers je ne sais quel dépouillement absolu dans le cas de l'historien, l'on [...] n'aboutirait, à vrai dire, à cette absurdité que seul pourrait prétendre au nom d'historien que le parfait athée ou l'apatride.

[Sur ce point encore], les nouveaux théoriciens, si je ne m'abuse, me donnent raison. Je me contente de citer Marrou :

L'historien n'est pas un individu abstrait tel qu'on le définit dans la perspective du libéralisme, mais un être engagé qui, par toutes les fibres de son être, s'enracine dans le milieu humain auquel il appartient. Milieu social, politique, national, culturel, qui l'a fait tout ce qu'il est et auquel tout ce qu'il [fait] retourne et profite. Tout ce qu'on lui demande, c'est de n'être pas prisonnier, pas prisonnier de l'optique particulière que lui impose, ou du moins que lui suggère sa mentalité particulière largement empruntée à la mentalité commune de son milieu et de son temps.

Alors, devrais-je pour finir la question [] : comment écrire l'histoire? Comment l'écrire? Sur ce point encore, je m'exprimerai franchement. J'ai toujours cru que nulle technique, si exigeante soit-elle, ne prescrit à l'historien de mal écrire, d'être ennuyeux ou difficile à lire. J'ai toujours cru que tout effort pour bien exprimer sa pensée ne peut aboutir, ne peut pas servir à [achever] cette pensée et que tel effort en histoire ne peut qu'ajouter à son objectivité. Avant de se mettre à la rédaction de son œuvre, quel mal y a-t-il que l'historien secoue un peu la poussière d'archive qui lui est restée collée aux doigts? L'histoire doit être sobre sans être sèche. Elle n'est pas [une répétition]. L'approche, ici encore, des nouveaux techniciens me donne raison. Je cite, et c'est encore Marrou, parce qu'il est le dernier venu de l'école dont je vous parlais tout à l'heure :

C'est souvent en cherchant à s'exprimer [] que la connaissance fera encore un pas en avant, réalisant un progrès décisif. Notre histoire scientifique ne sera pas tombée si bas dans le style général, sa fonction n'aura pas été usurpée par des caricatures, littératures romancées ou anecdotiques, propagande servile, si les travailleurs sérieux n'avaient à ce point méprisé leur public, ne s'étaient pas si souvent contentés de déverser sur lui, sous [le lot de lire de] simples tombereaux de fiches [] et indigestes []. Vos publications ne sont pas de l'histoire – c'est toujours Marrou qui parle –, mais seulement un ensemble de matériaux, à demi dégrossis, avec quoi l'élaborer.

Et Marrou va plus loin: «*Pour mener à bien sa tâche, pour remplir vraiment sa fonction, il est nécessaire que l'historien soit aussi un grand écrivain. Aussi bien – c'est lui encore qui parle –, il est facile de le constater, tous les grands historiens ont été aussi de grands artisans du verbe.*»

En histoire, je ne me [fie] même pas au portrait que d'aucuns dénoncent violemment²³. [] portraits, morceaux de bravoure, au sein d'exercices de virtuosité littéraire, non le portrait pour le portrait, mais le portrait en fonction de la connaissance historique. Et pourquoi pas? On exige de l'historien qu'il décrive la terre, le milieu où se déroule l'histoire d'un peuple, pourquoi lui interdire la description du grand artisan de l'histoire: l'homme! Pourquoi, du reste, puisque du reste l'homme est l'objet de l'histoire, il faut empêcher qu'on ne cherche à l'atteindre même en son être physique et surtout [] sa psychologie? Que de petits et grands événements ont pris naissance au plus creux de la conscience humaine, dans ce monde mystérieux où se livre la rude bataille du bien et du mal, du devoir et des passions. Voyons, par exemple, par quelle minutieuse description d'un jeu [] et de ses antécédents, [], en tant que l'on raconte l'avènement de cet homme d'État à la tête du gouvernement français en 1880. Aussi bien, dirais-je en passant, est-il difficile de comprendre et d'admettre le dédain presque olympien de la

23 Le paragraphe qui suit contient plusieurs courts segments de phrases inaudibles.

critique au Canada français pour l'histoire et les historiens. Et sans doute que pour juger du progrès et de l'avancement des lettres, il n'y eut qu'à tenir compte des œuvres d'imagination, poésie et roman. Seuls des poètes, des romanciers, que je ne méprise pas, seraient des créateurs. [] de l'historien, relégué [à l'aune] des Cendrillons de la littérature. Est-ce un jugement acceptable ? [] [genèse] [] [historien] et le métier d'historien, peut-être estimera-t-on que ce Cendrillon pourra prétendre lui aussi à la qualité de créateur. L'histoire, tourment de l'homme, ai-je déjà dit, et qu'est-ce donc que reconstituer une vie d'homme, une vie de peuple, avec de la poussière d'archive, des ossements desséchés ? L'historien, dirais-je, est plus qu'un constructeur, il est un reconstruteur. Il ne bâtit pas avec des matériaux intacts et nets, avec les produits merveilleux de son imagination, il bâtit avec des ruines, avec les vestiges d'un passé [...] qui n'en sont plus que l'ombre. Et si on songe aux vastes connaissances requises à l'historien, à l'effort d'esprit qu'exige une technique compliquée et tout ce que représente la reconstruction organique [des vies] parfois oubliée[s] depuis des siècles, quel [art] intellectuel exige autant de l'intelligence humaine ? Entendons encore une fois, ce sera la dernière, l'un des grands théoriciens de l'histoire :

Il n'existe pas une réalité historique toute faite avant la science qu'il conviendrait simplement de reproduire avec fidélité. L'histoire est le résultat de l'effort, en un sens créateur, par lequel l'historien, le sujet connaissant, établit ce rapport entre le passé qu'il évoque et le présent qui est le sien. [] on pourrait transposer – c'est toujours le même qui parle – à l'objet de l'histoire la thèse pascalienne du double infini. Je n'en pousserai pas plus loin l'esquisse, il suffit que le vertige nous ait effleurés. Si tel est le problème posé par ce programme de l'histoire – c'est toujours le même qui parle, Marrou –, quel esprit peut s'en déclarer capable ? Nous répondons : un tel esprit existe, c'est le Seigneur, notre Dieu, dont la sagesse incréée est en effet en elle-même un esprit intelligent, subtil, agile, pénétrant, clair, tranchant, [inchoatique], [], capable de tout, qui pénètre tout, qui domine tout.

Voilà. C'était peut-être un peu long, [mais] le sujet, qu'est-ce que vous voulez, [ne pouvait] pas se traiter en cinq minutes. Voilà ma conception de l'histoire. Y suis-je resté toujours fidèle ? À cela de répondre : [qui croit à] l'impeccabilité de l'historien ? À cela aussi, gens très heureux, très fortunés, peut-être peu modestes, qui croit n'avoir jamais dévié [de] la ligne de conduite qu'il s'était tracée ? Une conception est une inspiration générale pour l'esprit ; elle n'a rien d'une dictature intérieure, encore moins d'une camisole de force. [...] ce dont je puis témoigner, c'est que j'ai beaucoup travaillé, beaucoup cherché. On n'a pas inventé aujourd'hui la recherche. Dans mon sous-sol, vous trouveriez quatre-vingt-six cartables, pas un de moins, de 150 à 200 pages en moyenne, de grands papiers, papier légal comme on dit faussement, ou encore, documents dactylographiés ou filmés. Chacun de ces cartables et chacune des pages de ces cartables partant une analyse au crayon [à la page]. Plus vingt registres, j'appelle registre [les] grands formats de cinq à six cents pages chacun, remplis de notes prises à la plume quand je n'avais pas encore de secrétaire. Parce que ce bonheur-là ne m'est arrivé qu'en 1937. Je lui rends hommage, [je pense] [qu'il] était ici aujourd'hui, hein ? Ça a été la grande providence de ma vie. J'ai travaillé pendant vingt-deux ans absolument seul, n'est-ce pas, pour me mettre au courant de la carrière de Papineau et même de ses idées religieuses. J'ai pu travailler au manoir de son petit village, le nom [ne] me revient pas [...] dans le moment... Alors [qu'au] manoir tous les papiers de Papineau s'y trouvaient, et j'ai [...] dix-sept volumes reliés de ses lettres. Des volumes que je ne pouvais pas me procurer parce qu'ils coûtaient trop cher. Et par exemple *l'Établissement de la (foy)*, par Chrétien Le Clercq, qui, quand on peut le trouver, se vend au moins quatre à cinq mille piastres ; il se vendait mille quand je suis arrivé. Je l'ai fait copier, page par page, bien colligé, bien relié, et, par conséquent, je puis absolument m'y référer.

Eh bien, [je ne vous retiendrai] pas davantage. [Ai-je] introduit, dans mes pauvres ouvrages, cette part d'intelligibilité ou de vérité qui accroît la connaissance du passé ? Pionnier, pionnier, dans tous les sens du mot, aux prises avec toutes les indigences, toutes les misères de cette [], ai-je seulement apporté un modeste témoignage sur mon milieu, sur mon temps ? Ai-je

posé quelque lumière, quelque [] lumière sur la route de l'historiographie au Canada français? Je le souhaiterais, sans trop l'espérer. Je n'ai pas tout fait, je n'ai pas beaucoup fait. On me pardonnera peut-être pour le dessein qui fut toujours le mien: de beaucoup faire et de bien faire.

MICHEL BRUNET

Monsieur le chanoine, je crois que nous avons vécu un moment d'histoire ce matin. Et [vous l'avez dit] tantôt: *j'appartiens à une génération qui a cru en l'homme* et, comme vous l'avez ajouté, qui a cru [en] l'homme d'ici. Ceux qui ont fait [de] l'histoire savent que c'était une époque où croire en l'homme d'ici n'était pas facile. Il [ne] [suffit] pas que [] difficile, il faut bien connaître cette époque qui commence au moment même où vous étudiez et continue au moment où vous enseignez et vous manifestez. Vous l'avez rappelé dans votre première rencontre, on [n'] a pas idée d'où [...] nous sommes partis. Le chemin que vous avez parcouru, le courage que vous avez manifesté, vous en avez donné un autre témoignage ce matin. Je vais apporter ici quelques citations, parce que les historiens ont toujours des fiches. Ce texte que vous écriviez en 1905 (parce qu'il y a des jeunes ici qui s'imaginent qu'ils ont découvert toutes les audaces) et que je n'ai pas besoin de citer, [un] texte de 1905, l'énergie que vous avez manifestée aujourd'hui (ça c'est un texte de 60 ans, on fête le cinquantième anniversaire, [il] faut en fêter un soixantième: un texte que vous aviez écrit [*alors que*] vous aviez vingt-sept ans, où vous dénonciez notre système d'éducation, nos séminaires, vases clos, serres de culture de l'élite famélique et *etcetera*²⁴). Alors, [je les vois maintenant], [] [*je n'ai*] pas besoin de les citer ces textes, parce que l'énergie que vous avez manifestée ce matin confirme tout de même, le témoignage est là²⁵. Et en même temps, si vous avez appartenu à une génération qui a cru en l'homme, vous avez été un de cette génération qui a été un pionnier et un éveilleur. Ces textes que je viens de mentionner, cette énergie que vous avez manifestée, sur [...] comment vous avez pu retrouver des théo-

24 Phrase à la construction syntaxique incertaine.

25 Phrase incomplète.

riciens de l'histoire après 1950 qui avaient exposé des idées, des points de vue, des intuitions, que vous aviez eus quelque trente ans auparavant, c'est une confirmation de votre rôle de pionnier et d'éveilleur. En même temps que vous êtes partie de notre histoire, parce que nous savons que l'historien devient lui-même document, parce que chaque historien est un document pour d'autres historiens, parce qu'en même temps qu'il apporte un témoignage des autres, il donne un témoignage de son temps à lui-même, alors nous avons vécu en même temps une page d'histoire. Et je sais que plusieurs reliront des pages que vous avez écrites et qu'elles auront pour eux une nouvelle révélation, de nouvelles dimensions. Je vous remercie.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction : Notre devoir de mémoire envers Lionel Groulx	p. 3
Présentation	p. 5
Note sur l'établissement des textes	p. 14
Conférence du 3 novembre 1965 : « Comment je suis venu à l'histoire »	p. 17
Conférence du 24 novembre 1965 : « Ma conception de l'histoire »	p. 37

Achévé d'imprimer au Québec en avril 2015 par Tandem Graphique
pour le compte de la Fondation Lionel-Groulx

La Fondation
LIONEL-GROULX

www.fondationlionelgroulx.org

261, avenue Bloomfield
Outremont (Québec)
H2V 3R6

Tél. : 514-271-4759
Courriel : info@fondationlionelgroulx.org